

# ÉDITORIAL

## Le nouveau Comité d'orientation scientifique et stratégique (COSS) du Collège de France

« Le monde actuel est à la quête de repères, de raisons de s'émerveiller, de projets mobilisateurs et ambitieux. La recherche fondamentale, avec pour seul objet de faire progresser la connaissance, cette recherche essentiellement désintéressée et qui exige une vraie collaboration au niveau mondial, constitue l'une des voies de cette quête. La science est et restera toujours un facteur d'émancipation pour l'homme et, aujourd'hui, il est important de répéter avec force cette évidence. Dans ce contexte, le Collège de France occupe une position unique en France et en Europe mais aussi dans le monde. » C'est par ces termes que débutait le rapport du Comité international d'orientation scientifique et stratégique (COSS) remis au Président de la République, au Premier Ministre et aux Ministres de tutelle du Collège de France en mai 2004.

La création du COSS en 2003, à l'initiative du Collège, répondait au souhait de bénéficier d'un regard attentif et critique de la part de collègues éminents sur les grandes orientations scientifiques et stratégiques du Collège et leurs conditions d'exercice. L'évaluation des activités scientifiques des chaires ne relève pas du COSS mais des organismes de recherche et du ministère de l'Éducation nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche. Le rapport du COSS en mai 2004 a été un moment fort de la vie du Collège. Élaboré à l'issue de plusieurs réunions, il analysait les spécificités, les atouts mais aussi les faiblesses du Collège. Il émettait des suggestions et des avis, proposant notamment d'accroître la visibilité internationale du Collège, de renforcer sa politique de communication, d'établir une politique prévisionnelle pour les bibliothèques. Il exprimait le souhait que soit optimisée la politique de ressources humaines et améliorée la situation financière du Collège de France.

Quatre ans plus tard, ainsi qu'il avait été prévu, la moitié des membres du COSS a été renouvelée. Le COSS est actuellement constitué de douze personnalités scientifiques étrangères. Il est présidé par le Professeur Detlev Ganten, coprésidé par le Professeur Peter Mc Cormick et son secrétaire est le Professeur Jacques Reisse. Le regard extérieur du COSS, ses avis, ses critiques, ses propositions apparaissent toujours essentielles à la vie du Collège. Car si le Collège est conscient des forces que

sont sa notoriété, son universalité, son interdisciplinarité, son indépendance, il est tout aussi convaincu qu'il doit se développer et s'adapter à un monde qui évolue à grande vitesse.

Depuis plusieurs années, le Collège a pris une série d'initiatives qui répondent, pour une grande part, aux souhaits émis par le COSS en 2004 : efforts pour accroître la diffusion du savoir, ouverture sur la société et la vie économique, rapprochement avec le monde universitaire dans le cadre des Écoles doctorales, accroissement des relations avec les universités étrangères, développement de la recherche sur les sites du Collège. Aujourd'hui, un rapport d'étape est indispensable. Le Collège sera attentif à l'avis du COSS sur ces questions de manière à cibler sa stratégie en fonction des objectifs ainsi repensés et rediscutés.

La réunion du COSS en mars 2007 lui a permis de prendre contact avec les membres du bureau élargi du Collège et certains professeurs rencontrés sur les sites Cardinal Lemoine et Ulm. Une analyse préliminaire a fait état du suivi des conseils et des propositions émis par le COSS en 2004. Des précisions supplémentaires et chiffrées, sous la forme d'un document, *Le Collège en chiffres*, seront apportées prochainement au COSS afin qu'il puisse disposer de tous les éléments nécessaires à l'élaboration d'un pré-rapport lors de sa prochaine réunion au Collège en novembre 2007. Le rapport définitif sera présenté au Président de la République et aux autorités de tutelle puis à l'Assemblée des professeurs de mars 2008.

Le rôle du COSS est extrêmement précieux pour éclairer le Collège de France dans ses choix scientifiques et sa vue stratégique à long terme. Pour répondre à sa mission d'aujourd'hui, le Collège est amené à prendre des orientations et de nouvelles initiatives, certaines inédites dans son histoire. Elles nécessitent, pour leur donner toute l'ampleur requise et les assurer pleinement, un renforcement des moyens humains et financiers. Il est donc essentiel que les objectifs à moyen et long terme et les moyens nécessaires pour y parvenir soient soupesés et examinés avec soin par le regard éclairant du COSS. ■

Pr Pierre Corvol

Administrateur du Collège de France

### Membres du COSS en mars 2007 :

Anthony ATKINSON (Royaume-Uni), économiste  
Robert DARNTON (États-Unis), historien  
Denis DUBOULE (Suisse), biologiste  
Detlev GANTEN, *président* (Allemagne), biologiste  
Peter MAC CORMICK, *vice-président* (Canada), philosophe  
Paolo MATTHIAE (Italie), orientaliste, archéologue

Jürgen MLYNEK (Allemagne), physicien  
Jacob PALIS (Brésil), mathématicien  
David PARKIN (Royaume-Uni), anthropologue  
Jacques REISSE, *secrétaire* (Belgique), chimiste  
Barbara ROMANOWICZ (États-Unis), géophysicienne  
Karlheinz STIERLE (Allemagne), romaniste

## LEÇON DE CLÔTURE



Jean Guilaine  
titulaire de la chaire de  
*Civilisations de l'Europe  
au Néolithique et à l'Âge  
du Bronze* de 1994 à  
2007.

Le professeur Guilaine a donné sa dernière leçon en mars dernier.

En 1993, le Collège de France décidait, pour la première fois de sa déjà longue histoire, de créer une chaire vouée à l'étude du Néolithique et de l'Âge du bronze. Certes, à trois reprises, la Préhistoire avait été honorée dans cette grande maison mais la création d'un enseignement tout particulièrement dévolu à la Protohistoire ancienne était manifestement un signe fort : la reconnaissance d'une étape de l'évolution humaine marquée par une transformation des sociétés qui allait ouvrir toutes grandes les portes du village, puis de la ville, de l'écriture, de l'État. Je pense en effet que le terme de préhistoire doit être réservé aux populations de chasseurs-cueilleurs. Le Néolithique et le premier monde agricole, ce sont les fondements du monde historique, non pas un aboutissement mais plutôt un commencement. Que l'on songe un instant aux bouleversements entraînés par la « révolution néolithique », même si l'on sait bien aujourd'hui que cette expression caricaturale recouvre, dans les quelques laboratoires où le processus a pris corps (Proche et Moyen-Orient, Chine, Mexique, Andes, Nouvelle-Guinée, Afrique sahélienne), une mécanique de longue durée et non une brusque mutation. À partir de ces berceaux où fut réalisée l'émergence de la production de nour-

riture – agriculture et élevage – s'opérèrent poussées démographiques, déplacements de populations, circulation de gènes, dispersion de vocabulaires nouveaux et forte contribution à la mise en place des grandes familles de langues, autant de mécanismes qui devaient modifier en profondeur les caractères du peuplement pléistocène de la planète.

Lorsque j'ai été élu, j'avais derrière moi trente années passées au CNRS. C'est dire que j'ai beaucoup pratiqué le terrain. La Méditerranée était et est restée mon domaine de prédilection. J'ai ouvert – avec mes collègues du Centre d'Anthropologie, un laboratoire EHESS/CNRS que j'ai fondé à Toulouse en 1978 – des chantiers de fouilles ou j'ai participé à des opérations d'un bout à l'autre de la mer : France du Sud d'abord, Espagne, Italie, Grèce, Chypre. Le besoin de construire, par des comparaisons stratigraphiques fines, l'enchaînement chrono-culturel des civilisations méditerranéennes néolithiques et chalcolithiques dans leur contexte environnemental a constitué un objectif fort. Ces expériences m'ont montré la grande diversité culturelle qui s'exprime à tous les stades du Néolithique et de l'Âge du bronze. Mieux, les constructions identitaires, les particularismes ne cessent de s'ac-

centuer au fur et à mesure que les échanges, les relations à grande distance s'amplifient, comme j'ai tenté de l'exprimer dans *La Mer partagée* (1994) ou, plus récemment, dans *De la vague à la tombe* (2003). J'ai accordé à la fouille du plus ancien village chypriote connu (Shillourokambos) un intérêt tout particulier. En effet cette île précocement colonisée, dans le courant du IX<sup>e</sup> millénaire avant notre ère, par des migrants prenant la mer, réfléchit, tel un miroir, les avancées qui rythment sur le continent la mise en place du Néolithique alors en voie de constitution. On peut donc « lire », tout au long du millénaire et demi d'occupation du site (- 8500/- 7000) et en raison des liens qui se maintiennent avec le Levant, les évolutions qui aboutissent à la construction des nouveaux genres de vie.



Shillourokambos (Chypre). Décapage extensif d'un secteur du site. Néolithique pré-céramique (IX<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> millénaires avant notre ère). Fouilles J. Guilaine.

Ce goût du terrain ne m'a pas tenu éloigné de questions plus théoriques. J'ai proposé un modèle « arythmique » de la néolithisation européenne. Aujourd'hui encore, je travaille avec J.-F. Berger sur l'impact de l'événement climatique 8200 *before present* sur les sociétés néolithiques est-méditerranéennes et sur les communautés de chasseurs-cueilleurs d'Occident. D'autres sujets me sont chers comme l'analyse de ce qu'il est convenu d'appeler la « culture campaniforme », un processus idéologique qui constitue, au III<sup>e</sup> millénaire avant notre ère, l'une des premières tentatives d'unité culturelle européenne.

Les cours que j'ai dispensés au Collège de France ont porté sur des problèmes plus généraux. Mes premières leçons présentaient un caractère historiographique : comment, à partir du XIX<sup>e</sup> siècle et jusqu'à aujourd'hui, a-t-on pensé le néolithique ? J'ai poursuivi ensuite avec des cours sur la violence préhistorique : j'en ai tiré, en collaboration avec J. Zammit, la matière d'un ouvrage, *Le Sentier de la guerre*. Avec *Images de la femme néolithique*, j'ai essayé de tirer parti des nombreuses

écoles de figurines qui ont fleuri entre - 10 000 et - 2000 et tenté, en analysant les contextes de découverte, de les confronter à certaines théories anthropologiques sur les rôles, la position sociale et symbolique de la femme. Une dernière série de leçons sous le titre « La Protohistoire ancienne de la Méditerranée » a fait le point sur le progressif désenclavement de l'espace méditerranéen, depuis l'Épipaléolithique jusqu'à la fin du Bronze récent, lorsque la mer s'ouvre aux circulations mycéniennes, chypriotes ou levantines.

Mes séminaires ont concerné des questions très variées, dans un esprit de comparaison, à partir d'exemples géographiques très largement répartis : les berceaux du Néolithique, le rôle des marges, les mégalithismes, la première anthropisation de l'espace, les villes, villages et campagnes de l'Âge du bronze, etc. J'ai éprouvé une grande satisfaction à publier aux éditions Errance la plupart de ces sessions dans une collection, « Séminaires du Collège de France » (voir la rubrique *Actualité littéraire*), qui compte aujourd'hui dix ouvrages parus, série

que j'espère pouvoir mener jusqu'à son terme. Tout au long de ces séances, j'ai fait fonctionner mon séminaire comme une sorte de « caisse de résonance » de l'archéologie française, dans l'hexagone certes, mais le plus souvent hors de nos frontières. J'ai eu plaisir à inviter d'excellents collègues étrangers à venir traiter, avec leur sensibilité propre, de questions de pré- et de protohistoire. Je ne saurais enfin oublier le public, nombreux et fidèle, à qui j'ai tenté de faire partager les acquis, les hypothèses et les doutes de la recherche. Il existe aujourd'hui une forte demande sociale en archéologie et le Collège de France me semble jouer parfaitement son rôle de courroie de transmission entre les découvertes les plus actuelles et un auditoire réceptif et exigeant. ■



Tombe mégalithique de Saint-Eugène, Languedoc. Fouille du tumulus à murs de contrefort entourant l'allée funéraire (IV<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> millénaires avant notre ère). Fouilles J. Guilaine.

Font-Juvénal, Languedoc. Stratigraphie néolithique sous abri en cours d'étude (VI<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> millénaires avant notre ère). Fouilles J. Guilaine.

Vase campaniforme sicilien peint (III<sup>e</sup> millénaire avant notre ère).



## LEÇONS INAUGURALES

## CHAIRE EUROPÉENNE 2006-2007

**Guy Orban**

a donné sa leçon inaugurale le  
22 mars 2007

Son cours intitulé « Traitement visuel et  
perception de la forme et du mouvement »  
a commencé le 30 mars 2007

*Extrait de la leçon inaugurale :*

« Le cerveau est un organe du corps humain tout à fait particulier. Il est aussi, d'après l'un de mes premiers maîtres à penser, Pierre Teilhard de Chardin, le système le plus complexe de la biosphère. Il n'y donc pas lieu de considérer l'étude du cerveau comme moins importante que celle des autres infinis, les particules élémentaires et le cosmos – et même bien au contraire, vu son enjeu médical et humain. La spécificité du cerveau provient du fait que ses constituants, les cellules neuronales ou neurones, ont des prolongements, les dendrites et les axones, par lesquels ils sont raccordés les uns aux autres et échangent des informations au niveau des synapses – comme le postulait, il y a plus de cent ans, Ramón y Cajal. Un cerveau est une collection anatomiquement organisée de cellules. Celui de l'homme est fait de dizaines de milliards de neurones qui établissent chacun plusieurs milliers de connexions. Telle est la complexité de notre cerveau à l'état brut. Cette

complexité explique le fossé qui sépare le cerveau du neurone. Une connaissance parfaite du neurone est certes importante ; mais elle est tout à fait insuffisante pour comprendre le cerveau, dont la fonction dépend de l'anatomie : "anatomy first", comme l'a déclaré Semir Zeki.

Les connexions cérébrales nous indiquent comment nous y prendre pour appréhender cette complexité du cerveau. Elles déterminent les niveaux d'intégration du cerveau au-delà des neurones, les niveaux inférieurs ayant plus de similarité avec ceux des autres types de cellules. Ces niveaux d'intégration expriment une loi

fondamentale : les neurones qui doivent échanger le plus d'informations forment les connexions les plus courtes ; ceci permet de gagner un espace précieux puisque la boîte crânienne est indéformable. Les neurones établissent des connexions denses avec leurs voisins les plus proches ; ceci donne lieu à un premier niveau d'intégration au-delà des neurones, celui des réseaux locaux, dont la colonne corticale, chère à Vernon Mountcastle, est le prototype. Ces colonnes interagissent par les connexions horizontales qui relient les colonnes de même nature. Ceci donne le niveau suivant, celui de l'aire corticale, dont le cortex visuel primaire est le prototype. Pratiquement tous les neurones pyramidaux ont des axones qui quittent l'écorce et produisent leur arborisation terminale dans une autre région corticale. Ces connexions plus longues forment l'ossature du niveau suivant, celui des systèmes cérébraux, comme le système visuel, par exemple, qui comprend plusieurs dizaines d'aires corticales. Finalement, tous ces systèmes – moteur, visuel, auditif, limbique – sont reliés entre eux et forment le cerveau. Le produit du cerveau n'est pas une hormone ou un métabolite, mais le comportement et le contrôle du milieu interne.

Le cerveau sous-tend la vie mentale, mais il ne peut s'y réduire : à l'autre extrémité, il ne saurait être détaché de son imbrication dans le corps humain. Les niveaux d'intégration montrent que son étude ne saurait se réduire ni à la génétique – qui explore le niveau le plus simple, celui du codage des molécules –, ni à l'imagerie cérébrale qui ne fait qu'effleurer les niveaux les plus intégrés. L'étude du cerveau requiert un effort interdisciplinaire, celui des neurosciences, lesquelles incluent non seulement la génétique et l'imagerie, mais aussi et surtout la neurophysiologie, la neuroanatomie et la neuropharmacologie, ainsi que les apports des sciences comportementales et cognitives et de la modélisation. Pour réussir ce pari du XXI<sup>e</sup> siècle, les neurosciences doivent couvrir tous les niveaux d'intégration, y compris celui des neurones, qui restent la pierre d'angle du cerveau. Le but de mon exposé, aujourd'hui, est de montrer le rôle important qu'a joué et que joue toujours la vision dans le développement des neurosciences intégratives en général, et des neurosciences cognitives en particulier. » ■



*La leçon inaugurale est  
disponible aux éditions  
Fayard. La vidéo est  
téléchargeable sur le  
site internet du  
Collège de France.*

## CHAIRE DE PHYSIQUE MÉSOSCOPIQUE



! Devoret.

Professeur de  
Physique à  
l'université de Yale  
(États-Unis)

### Michel DEVORET

a donné sa leçon inaugurale le  
31 mai 2007.

Son cours intitulé « Introduction à la  
physique mésoscopique : électrons et  
photons » a commencé le 7 juin 2007.

*Résumé de la leçon inaugurale :*

#### Peut-on faire fonctionner quantique- ment des machines complexes ?

Depuis la découverte de l'atome, nous divisons la nature en deux mondes. L'un tend vers l'infiniment grand : c'est le monde macroscopique des objets comportant un nombre très élevé d'atomes. L'autre tend vers l'infiniment petit : c'est le monde microscopique des particules, tels les électrons et les noyaux. Le mouvement des objets macroscopiques, directement accessible à nos instruments de mesure et de contrôle, est régi par les lois de la mécanique classique qui, à tout instant, autorisent à analyser et à corriger ce mouvement aussi finement que l'on veut. En revanche, les particules microscopiques obéissent, elles, aux lois de la mécanique quantique, qui associent toute prise d'information sur leur trajectoire à un minimum de perturbation incontrôlable de cette trajectoire. Se trouve ainsi posé le problème de l'observation et du contrôle des systèmes microscopiques.

Ce qui rend fascinante la mécanique quantique, c'est que le caractère chaotique et désordonné qui semble émerger de ce principe d'incertitude est plus que compensé par l'ordre créé par un autre principe quantique, le principe d'interférence. Selon ce dernier, un système confiné ne peut adopter que des états d'énergie discrets, au sens discontinu du terme, ce qui introduit en mécanique une digitalisation naturelle. En conséquence, quand il est plongé dans un environnement bruyant, le système quantique, à la différence du système classique, peut rester ordonné, si l'énergie moyenne du bruit est notablement inférieure à l'écart entre ses niveaux

discrets. Cette régularité se manifeste par exemple dans l'indiscernabilité des atomes, propriété essentielle, qui est à la base de la chimie et de la science des matériaux. Mieux encore, si on prend soin de l'interroger subtilement, le système quantique peut révéler lequel de ses états il occupe, sans forcer le système à transiter, la perturbation associée se trouvant rejetée dans une variable sans influence sur la discrétisation des niveaux d'énergie.

Est-il dès lors possible de combiner les avantages des deux mondes ? Peut-on profiter de l'accessibilité et de la maniabilité des objets complexes du monde macroscopique, tout en bénéficiant de l'ordre subtil quantique qui règne dans le monde microscopique ? Grâce au progrès des techniques de miniaturisation, de refroidissement et de traitement des signaux rapides, il est devenu aujourd'hui possible de réaliser des systèmes participant des domaines à la fois macroscopique et microscopique. Ces systèmes dits « mésoscopiques » fonctionnent quantiquement mais, formés d'un grand nombre d'atomes, ils ont la complexité nécessaire pour interagir directement avec nos instruments de mesure et pour s'assembler facilement de manière à former un kit de construction quantique, comparable à un jeu de Lego. Ils préfigurent ainsi ce que pourraient être de véritables machines quantiques, du type de l'ordinateur quantique. De telles machines pourraient par exemple faire reculer encore les limites du traitement de l'information, en faisant appel à un minimum d'énergie et de temps, et poursuivre la miniaturisation des transistors jusqu'au stade moléculaire. Peut-être même parviendraient-elles à utiliser certains phénomènes spécifiques de la mécanique quantique, comme l'intrication, pour réaliser des opérations inaccessibles aux machines classiques. Ou peut-être mettront-elles en évidence, au-delà d'un certain seuil de complexité, des anomalies aux lois quantiques qui pour l'instant n'ont jamais été prises en défaut ? ■

*La leçon inaugurale  
sera disponible prochainement  
aux éditions Fayard.  
La vidéo est téléchargeable  
sur le site internet du  
Collège de France.*

## NOMINATION DE PROFESSEUR

## Alain PROCHIANTZ

Biologiste

titulaire de la chaire de *Processus morphogénétiques*

Leçon inaugurale : 4 octobre 2007

L'étude de la création et de l'évolution des formes est une question centrale de la biologie végétale et animale. Alain Prochiantz, ancien élève de l'ENS, biologiste dans le domaine des neurosciences, s'est passionné pour cette question au cours de ces vingt-cinq dernières années.

Une observation séminale, poursuivie avec opiniâtreté, courage et intelligence peut féconder tout un nouveau domaine de recherche. Alain Prochiantz l'illustre bien. Il observe en 1984 que lorsqu'on mélange, en culture, des neurones et des astrocytes (des cellules cérébrales non neuronales), les neurones développent une forme différente selon que les deux types cellulaires proviennent ou non de la même région cérébrale. Premiers travaux qui indiquaient le rôle possible d'une transmission d'une information de position dans la morphogenèse neuronale. Il s'intéresse alors aux gènes à activité morphogénétique, appelés homéogènes, qui avaient été récemment découverts et fait une découverte surprenante. Il montre que certaines des protéines codées par ces gènes étaient capables de passer d'une cellule à une autre et d'influencer la topologie et la forme des cellules qui les captent. Résultats déroutants à plus d'un titre : les homéogènes n'étaient pas connus pour agir ailleurs que dans le noyau. Leur passage de cellule à cellule s'opposait à l'idée que les membranes des cellules étaient imperméables aux protéines et la nouvelle fonction de signalisation induite par ces protéines était totalement inconnue.

Alain Prochiantz a résolu nombre des interrogations posées par ses premiers travaux. Des protéines et des peptides sont effectivement capables de traverser des membranes cellulaires et des vecteurs peptidiques (peptides de transduction) sont utilisés par un grand nombre de laboratoires de par le monde pour introduire dans les cellules divers composés. L'équipe d'Alain Prochiantz a avancé que ce mode original de transduction servait à l'échange d'informations de position au cours du développement et chez l'adulte, par exemple au cours de la navigation d'un cône de croissance neuronale ou au sein d'un réseau de neurones. Il propose, pour le seul système nerveux, au moins trois fonctions de ce mode de signalisation : la formation de territoires – ou cartes – au cours du développement précoce du système nerveux ; le guidage des axones ou des cellules au cours de leur navigation ; le passage d'une information positionnelle dans un réseau de neurones en activité. Ses derniers travaux confirment l'hypothèse initiale et inaugurent un domaine nouveau de recherche.

Ces fonctions brièvement décrites ci-dessus n'ouvrent pas seulement la voie à une compréhension du développement et de l'évolution des organismes. Elles pourraient avoir aussi des conséquences directes pour la compréhension de certaines pathologies et des applications thérapeutiques. Les travaux d'Alain Prochiantz, Directeur de l'UMR « Développement et évolution du système nerveux » à l'ENS se poursuivent dans trois grandes directions : l'implication des morphogènes dans la migration des cellules nerveuses et

aussi vasculaires (neurogenèse et vasculogenèse vont souvent de pair) ; le rôle de morphogènes dans la conservation de la mémoire de la forme au cours de l'évolution – un problème essentiel de biologie ; l'intervention possible des homéoprotéines dans la morphogenèse adulte.

Alain Prochiantz est aussi connu pour l'écriture de livres et le montage de projets théâtraux. Quand on interroge Alain Prochiantz sur la raison de cette activité, il prend le soin de souligner qu'elle n'est pas pour lui séparable de son activité de chercheur. Il la baptise d'ailleurs de « science nocturne ». Elle place son travail dans une perspective historique. Comprendre d'où viennent les questions, les reformuler dans leur genèse et leur évolution, c'est ce qu'Alain Prochiantz appelle « faire de la recherche une conversation entre amis ». C'est aussi faire entrer la science dans la culture, répondre à une exigence de démocratisation de la connaissance scientifique qui ne passerait pas seulement par l'essai scientifique classique.

Les recherches originales d'Alain Prochiantz, sa réflexion nourrie par son activité scientifique, lui permettront de replacer les processus morphogénétiques dans une perspective évolutionniste, sachant que la question de l'évolution est philosophiquement, et même peut-on dire politiquement sensible, voire très sensible dans certains pays. ■

*Pr Pierre Corvol*

## PHYSIQUE QUANTIQUE



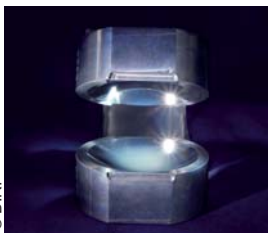
Pr Serge Haroche

## Vie et mort d'un photon : une autre manière de voir

Le photon, grain élémentaire de lumière, particule omniprésente et véhicule universel de l'information n'est en général observable que lorsqu'il disparaît. Ainsi la rétine absorbe la lumière et la transforme en un courant électrique qui stimule le nerf optique. Un phénomène analogue se produit sur la surface sensible des photodétecteurs usuels. L'information portée par les photons est détruite au fur et à mesure qu'elle est enregistrée. On peut voir un objet macroscopique aussi souvent qu'on le veut, mais ce sont à chaque fois de nouveaux photons qui véhiculent son image vers l'œil.

Mourir en délivrant un message n'est cependant pas une fatalité. La théorie quantique qui décrit la nature au niveau microscopique postule qu'il est possible de compter les photons sans les absorber, en réalisant une détection non destructive (dite quantum non-demolition ou QND en anglais). Des mesures QND d'intensité lumineuse ont été réalisées sur des faisceaux laser contenant de grands nombres de photons, mais il n'avait jamais été possible à ce jour d'atteindre une sensibilité suffisante pour observer de façon non destructive et répétitive des grains uniques de lumière.

En exploitant une méthode QND dont nous avons posé le principe dès 1990, nous avons pu récemment observer des centaines de fois un photon piégé dans une boîte. Après un intervalle de temps perceptible qui peut atteindre une demi-seconde, le grain de lumière finit par disparaître, de façon imprévisible et soudaine. Nous avons suivi ainsi en direct l'histoire de la vie et de la mort de photons individuels. Cette expérience, dont nous venons de publier les résultats dans *Nature*<sup>(1)</sup>, a nécessité de réunir deux conditions non réalisables à l'époque de notre proposition initiale, qui ont demandé de nombreuses années d'efforts et de développements progressifs. Il a fallu piéger du rayonnement dans une boîte pendant un temps de l'ordre d'un dixième de seconde pour avoir le loisir de l'observer à plusieurs reprises. Nous avons dû par ailleurs développer un nouveau type de détecteur atomique capable d'enregistrer l'empreinte d'un seul photon sans en absorber l'énergie.



© D.R.

La boîte à photon

L'une des clés de cette expérience est une boîte à photons micro-onde<sup>(2)</sup> (longueur d'onde 6 mm), une cavité formée de deux miroirs se faisant face à 2,7 cm de distance, entre lesquels le photon rebondit plus d'un milliard de fois avant de s'annihiler (voir photo). Une telle réflectivité, des milliers de fois plus grande que celle des meilleurs miroirs optiques, requiert des parois supraconductrices, refroidies à une température inférieure à un degré absolu, dont la surface est polie à quelques nanomètres près. Dans cette cavité, un photon parcourt en moyenne entre les miroirs un trajet égal à la circonférence terrestre avant de disparaître. L'apparition d'un photon dans la boîte est due au rayonnement de ses parois. Leurs atomes, même à une température très basse, sont soumis à une agitation thermique résiduelle qui provoque de temps en temps l'émission d'un quantum de lumière. Les lois de ce rayonnement du corps noir ont été découvertes par Planck et Einstein au début du siècle dernier, marquant le véritable point de départ de la révolution quantique.

La longévité de nos photons n'a, en soi, rien d'exceptionnel. En liberté dans le vide, un photon est éternel. La lumière qui nous provient des confins de l'Univers après avoir voyagé des milliards d'années en témoigne. La difficulté est de conserver longtemps un photon piégé. Il faut alors le faire interagir avec un milieu matériel, les parois réfléchissantes de nos miroirs, ou encore le milieu transparent d'une fibre optique. Dans ces conditions, le photon, facilement absorbé, se révèle très fragile. Les photons captifs de notre boîte supraconductrice établissent un record de longévité pour de la lumière piégée dans un volume dont la dimension est petite à l'échelle d'un laboratoire.

Pour observer nos photons, nous envoyons un à un à travers la cavité des atomes de rubidium préparés dans un état très excité, appelé état de Rydberg. Un des électrons atomiques est porté par excitation laser sur une orbite de très grande dimension, de rayon plus de mille fois plus grand que celui des orbites électroniques de l'atome dans son état fondamental. Cet atome excité se comporte comme une antenne très sensible au

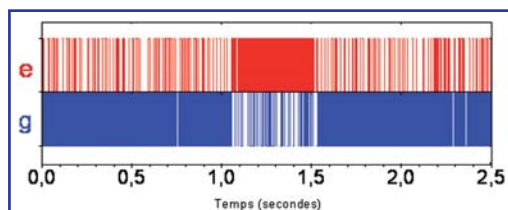


fig. 1 : Naissance et mort d'un photon observées par les variations soudaines au cours du temps du signal atomique: les barres verticales représentent un atome détecté dans  $e$  (trait rouge) ou dans  $g$  (trait bleu). Dans cette figure de format réduit par rapport à la publication originale les barres sont séparées par une distance inférieure à leur épaisseur, donnant l'impression d'un signal continu, bleu pour le vide et rouge pour un photon. Les barres rouges sur fond bleu et bleues sous fond rouge sont dues à des erreurs de mesure.  
(Reproduction avec la permission de Macmillan Publishers Ltd : *Nature*, S.Gleyzes et al, 2007.)

rayonnement micro-onde. Une méthode élémentaire de photodétection consiste à utiliser l'absorption résonnante de lumière portant l'atome du niveau de Rydberg initial (que nous appelons  $g$ ) vers un autre niveau  $e$  encore plus excité. En mesurant l'énergie finale de l'atome on voit ainsi le photon, mais il est absorbé, donc détruit. Une nouvelle mesure nous dit alors, avec certitude, que la cavité est vide.

Pour réaliser une mesure QND, le photon doit laisser sur l'atome une empreinte plus subtile. Pour cela, nous rendons différentes les fréquences du photon et celle de la transition atomique entre les états  $e$  et  $g$ . En ajustant la distance des miroirs, nous désaccordons légèrement le photon et l'atome. La conservation de l'énergie interdit alors à l'atome d'absorber la lumière. En revanche, un photon modifie légèrement la fréquence de la transition atomique. Cet effet de déplacement lumineux est bien connu en physique atomique, lorsqu'il est induit par des champs intenses. Dans la situation qui nous intéresse ici, le champ d'un photon unique déplace d'une quantité détectable la fréquence de rotation de l'électron de Rydberg autour du noyau atomique.

Ce déplacement est mesuré par une méthode de spectroscopie atomique très sensible, à l'aide de champs micro-onde auxiliaires. On applique à l'atome deux impulsions, l'une avant qu'il traverse la cavité, l'autre après qu'il en est sorti. Ces impulsions sont réglées en fréquence et en durée pour faire passer l'atome de  $g$  à  $e$  si sa fréquence a été déplacée par un photon. Si par contre la cavité est vide, les impulsions ne peuvent induire la transition et l'atome reste dans l'état  $g$ . L'énergie absorbée par l'atome dans le premier cas est empruntée au champ auxiliaire et non à celui de la cavité : le photon est encore là après avoir été vu, prêt à être remesuré avec un autre atome.

Cette méthode d'impulsions séparées dans le temps, inventée par le physicien Norman Ramsey, est utilisée dans toutes les horloges atomiques. La transition entre deux états d'un atome de césium ou de rubidium induite par une double impulsion

engendre un signal permettant d'asservir la micro-onde à la fréquence atomique et de réaliser un étalon de fréquence très précis. Dans notre expérience, chaque atome de Rydberg est comme une petite horloge dont le battement est légèrement retardé par le champ d'un photon. La perturbation subie par cette horloge est mesurée par le signal atomique (atome détecté dans  $g$  ou  $e$  suivant qu'il y a eu ou non retard induit par un photon).

Sur la figure 1, on voit une séquence de deux secondes et demie pendant laquelle 2500 atomes sont détectés soit dans  $e$  (barre rouge) soit dans  $g$  (barre bleue). Pendant la première seconde, les atomes, majoritairement détectés en  $g$ , signalent que la cavité est vide (quelques atomes trouvés dans  $e$  sont dus aux imperfections de la méthode de mesure). Soudainement, la situation s'inverse avec une détection majoritaire des atomes en  $e$ . Un photon du rayonnement thermique est apparu entre les miroirs. Dans cette séquence particulière, il y reste presque une demi-seconde, plus de trois fois le temps de vie moyen des photons dans la cavité, avant de disparaître aussi brusquement qu'il était venu, laissant finalement la cavité vide. L'apparition ou la disparition soudaines de la lumière sont des phénomènes de sauts quantiques aléatoires, survenant à des instants imprévisibles, dont seules les probabilités sont calculables. En détectant ces sauts pendant plusieurs heures, nous avons directement vérifié toutes les propriétés statistiques du rayonnement thermique.

Au-delà de l'illustration d'un processus quantique fondamental, cette nouvelle manière non-destructive de voir ouvre des perspectives fascinantes. Pour la première fois, une information portée par un photon peut être partagée par un grand nombre d'atomes interagissant un à un avec lui. Il est possible de réaliser une situation où la cavité est dans une superposition de deux états, à la fois vide et contenant un photon. Il suffira d'y faire passer un premier atome résonnant, en réglant le temps d'interaction pour que la probabilité qu'il émette soit de 50%. Les atomes traversant ensuite la cavité seront désaccordés pour réaliser la mesure QND. Ils se trouveront alors finalement dans une superposition où ils seront à la fois tous dans  $e$  et tous dans  $g$ , leur état manifestant une ambiguïté quantique analogue à celle du fameux chat de Schrödinger qui, sous l'effet de l'interaction avec un atome unique, se retrouve à la fois vivant et mort. L'étude de ces états nous permettra d'avancer dans notre compréhension de la frontière floue qui sépare les mondes quantique et classique. ■

#### Références :

1. S. Gleyzes, S. Kuhr, C. Guerlin, J. Bernu, S. Deléglise, U. Busk Hoff, M. Brune, J.-M. Raimond and S. Haroche, « Quantum Jumps of light recording the birth and death of a photon in a cavity », *Nature*, **446**, 297 (2007).
2. S. Kuhr, S. Gleyzes, C. Guerlin, J. Bernu, U. Busk Hoff, S. Deléglise, S. Osnaghi, M. Brune, J.-M. Raimond, S. Haroche, E. Jacques, P. Bosland et B. Visentin, « Ultrahigh finesse Fabry-Pérot superconducting resonator », *Applied Physics Letters*, **90**, 164101 (2007).



## ÉVOLUTION DU CLIMAT ET DE L'OCÉAN



Pr Édouard Bard

## Panama et la circulation profonde de l'Atlantique

Étude parue dans la revue *Nature* datée du 22 février 2007.

L'effet de ralentissement que le réchauffement actuel pourrait induire sur la circulation de l'océan Atlantique fait l'objet d'un consensus, même si des incertitudes demeurent encore au sujet de l'amplitude et de la vitesse des changements futurs (voir encadré). En revanche, la réponse de la zone intertropicale à de telles variations rapides du couple océan-atmosphère et l'impact de cette réponse sur la circulation océanique sont encore largement méconnus.

L'approche paléoclimatique est la seule permettant de documenter ce type de variations environnementales, d'autant qu'il est maintenant reconnu que de tels événements étaient fréquents pendant la dernière glaciation. En particulier, les phases climatiques froides appelées événements de Heinrich qui se produisaient durant cette période se caractérisaient par un effondrement de la circulation atlantique profonde causée par une augmentation du flux d'eau douce à l'océan, suite à la déstabilisation des calottes glaciaires.

Les archives climatiques, comme les sédiments marins et lacustres, les glaces polaires et les stalagmites, montrent clairement la relation étroite existant entre ces variations climatiques de grande ampleur et les changements brutaux et concomitants de la circulation profonde de l'océan. Si les variations thermiques les plus grandes sont observées dans la région de l'Atlantique Nord, des recherches récentes ont montré que ces changements climatiques rapides pouvaient aussi avoir une influence à l'échelle planétaire, en affectant en particulier le cycle de l'eau : ils seraient notamment accompagnés par une migration en latitude (vers le sud lors d'événements froids et vers le nord lors d'événements chauds) de l'équateur clima-

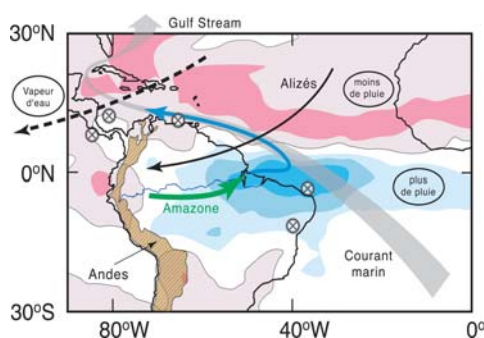
tique séparant les systèmes d'alizés des deux hémisphères (zone intertropicale de convergence).

Une région clé de ce système est l'Amérique Centrale, bande continentale étroite séparant l'océan Atlantique de l'océan Pacifique. Du côté de l'Atlantique, les eaux de surface sont marquées par une évaporation intense, ce qui augmente leur salinité. La vapeur d'eau est ensuite transférée par les alizés vers le Pacifique où elle retombe sous forme de pluie, diminuant ainsi la salinité des eaux de surface. Cet échange de vapeur d'eau entre les deux bassins équivaut à plusieurs centaines de milliers de mètres cube par seconde. Cet énorme transfert d'eau douce maintient de façon permanente un contraste de salinité entre les deux océans. Les eaux de surface de l'Atlantique tropical sont ensuite transportées, via le Gulf Stream, vers les hautes latitudes, où elles réchauffent l'atmosphère, avant de plonger vers les abysses dans des zones de convection situées dans les mers de Norvège, du Groenland et du Labrador. Les eaux profondes ainsi formées vont ensuite se propager dans l'océan mondial, purgeant l'Atlantique Nord d'une partie de son excès en sel.

À partir de nombreux indicateurs géochimiques mesurés dans les sédiments marins prélevés en 2002 à l'ouest de l'Isthme de Panama par le navire océanographique français Marion Dufresne, une équipe du CEREGE<sup>(1)</sup> d'Aix-en-Provence a pu reconstituer les variations de salinité des eaux de surface, précisément dans la zone de dépôt de la vapeur d'eau provenant de l'Atlantique. Cette étude originale montre que les périodes froides de Heinrich correspondent à des augmentations de salinité dans la zone Est Pacifique, synonyme d'une réduction du transfert de vapeur d'eau.

1. Centre européen de recherche et d'enseignement des géosciences de l'environnement (CNRS, Universités Aix-Marseille 3 et 1, IRD et Collège de France).

En comparant leurs résultats à d'autres études réalisées dans le secteur Atlantique et en Amérique du Sud, les chercheurs ont pu mettre en évidence une nouvelle rétroaction positive, c'est-à-dire un mécanisme qui amplifie la perturbation climatique. Lors de ces crises climatiques, les alizés chargés d'humidité migraient vers le sud ; ne pouvant pas franchir la Cordillère des Andes, une partie des pluies qui normalement adoucissaient le Pacifique Est se déposait sur le bassin versant de l'Amazone (voir figure). Cette rétroaction qui fait intervenir l'océan, la circulation atmosphérique, la topographie et le réseau fluvial a pour effet de réinjecter les eaux de pluie dans l'Atlantique, de diminuer ainsi la salinité des eaux de cet océan et finalement d'en ralentir la circulation.



Légende : Anomalie moyenne des pluies simulée par les modèles après un effondrement de la circulation océanique profonde (augmentation en bleu, diminution en rouge ; d'après Stouffer et al. 2006). La flèche en trait tireté représente le transport actuel de la vapeur d'eau. Les flèches pleines indiquent le transport multiple (alizés -> fleuves -> courants marins) durant l'anomalie climatique. Les croix localisent les sites d'études paléoclimatiques.

Cette nouvelle étude montre donc qu'il existe un lien étroit entre l'hydrologie tropicale et la circulation océanique de l'Atlantique Nord, qui module le climat au-dessus et autour de ce bassin (notamment en Europe). Cette nouvelle rétroaction climatique peut être étudiée à l'aide de modèles numériques couplant l'atmosphère et l'océan et les simulations disponibles suggèrent que ce phénomène existe effectivement. Des calculs complémentaires devront être réalisés pour quantifier cette rétroaction à l'aide de modèles ayant une résolution spatiale suffisante pour bien représenter la topographie des chaînes de montagne de la zone tropicale. ■

#### Pour en savoir plus :

LEDUC G., VIDAL L., TACHIKAWA K., ROSTEK F., SONZOGNI C., BEAUFORT L., BARD E., Moisture transport across Central America as a positive feedback on abrupt climatic changes. *Nature* vol. 445, 908-911.

#### Contacts chercheurs :

Guillaume LEDUC (doctorant au CEREGE) : [leduc@cerge.fr](mailto:leduc@cerge.fr)

Édouard BARD (Professeur au Collège de France, Responsable de l'équipe Géo chimie et Paléocéanographie du CEREGE) :

[bard@cerge.fr](mailto:bard@cerge.fr)

<http://www.cerege.fr/tracorga/>

#### Quel devenir pour la circulation océanique profonde de l'Atlantique ?

Les simulations réalisées pour le prochain siècle à partir des différents scénarios de croissance des émissions de gaz à effet de serre répondent généralement par une diminution progressive de l'intensité de la circulation océanique profonde de l'Atlantique Nord. Pour certaines d'entre elles, cette circulation pourrait même à terme s'effondrer, c'est-à-dire dépasser un seuil au-delà duquel un retour à l'état antérieur deviendrait très difficile, pour atteindre un nouvel état stable où elle serait encore plus affaiblie. Parallèlement, les données océanographiques des 50 dernières années suggèrent que des changements hydrographiques (température et salinité) ainsi qu'une diminution du flux d'eau transporté par certains courants marins, en surface et en profondeur, se sont déjà produits en Atlantique Nord. Quant aux données des satellites, elles montrent une accélération récente de la fonte des glaces du Groenland. Même si les incertitudes restent nombreuses, il semble donc que le risque de ralentissement et/ou d'effondrement de la circulation océanique à l'échéance de la fin du siècle, ou du début du siècle prochain, doive être pris au sérieux et étudié activement.

## ÉTUDE DE LA CRÉATION LITTÉRAIRE EN LANGUE ANGLAISE



Pr Michael Edwards

## Le Quotidien

Le quotidien est une des questions fondamentales abordées dans l'enseignement et les publications de la chaire, qu'il s'agisse du théâtre de Shakespeare, par exemple, ou de la poésie de Baudelaire, de Wordsworth. Devant les divers idéalismes et matérialismes qui nous menacent, il importe en effet de repenser le quotidien, non pas pour y échapper, mais pour y trouver les ressources dont nous avons besoin. Il était donc dans la logique de la chaire de faire inviter par l'Assemblée des Professeurs Michael



Pr Michael Sheringham

Qu'est-ce que le quotidien ? Par quels moyens faut-il l'approcher ? Comment faut-il en parler ? Que représente la notion de quotidien ? Quels sont les enjeux d'une réflexion sur la quotidienneté ? Dans un beau texte, « Approches de quoi ? » (1973), Georges Perec mettait l'accent sur le côté insaisissable du quotidien (ou de la notion de quotidienneté), cette indétermination qui a fourni le point de départ de ces quatre leçons. Les journaux, remarquait Perec, ne parlent que du spectaculaire, de l'exceptionnel. Mais qu'en est-il du reste ?

Ce qui se passe chaque jour et qui revient chaque jour, le banal, le quotidien, l'évident, le commun, l'ordinaire, l'infra-ordinaire, le bruit de fond, l'habituel, comment en rendre compte, comment l'interroger, comment le décrire ?

Questions brûlantes dans la mesure où le quotidien est aussi « ce que nous sommes ». Comment saisir cette dimension manquante ? Pour début de réponse, Perec donnait quelques propositions pratiques, préconisait une attitude expérimentale : interroger ce qui semble tellement aller de soi que nous en avons oublié l'origine [...] Décrivez votre rue. Décrivez-en une autre. Comparez. Faites l'inventaire de vos poches. Questionnez vos petites cuillers.

Depuis la mort prématurée de Perec en 1982, que d'échos et de suites données à sa hantise du quotidien et à sa manière souvent géniale

Sheringham, professeur « Maréchal Foch » de littérature française à l'université d'Oxford et Fellow de All Souls College, auteur notamment de *French Autobiography : Devices and Desires*. Rousseau to Perec (1993) et de *Everyday Life : Theory and Practice from Surrealism to the Present* (2006). M. Sheringham a donné les 7, 14, 21 et 28 mars derniers, quatre conférences sous le titre *Poétique du quotidien : la rue, la journée, l'archive*.

d'inventer des moyens de le révéler ! Mais aussi combien d'échos et d'extensions de cette notion capitale de modernité forgée par Baudelaire, en rapport avec ce qu'il appelait les « innombrables rapports » des « immenses villes », pour rendre compte du côté « épique » de la vie moderne, du merveilleux « qui nous abreuve mais que nous ne voyons pas », prototype du « merveilleux quotidien » des Surréalistes et de leurs descendants.

Ainsi le travail que je mène depuis quelques années comprend quatre volets essentiels. Premièrement, une approche historique, axée sur des questions d'histoire intellectuelle : étudier la genèse, suivre la constitution, retracer l'évolution d'une notion qui, dans les deux dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, était devenue de plus en plus centrale. Deuxièmement, mettre en rapport des pratiques, des formes, des genres, où on parle du quotidien, où on le fait parler : littérature – poésie, récit, essai (chez Montaigne déjà, le genre de l'essai, foncièrement hérétique disait Adorno, est lié au quotidien) ; mais aussi : arts plastiques, cinéma, théâtre (que l'on pense au « théâtre du quotidien » pratiqué par Michel Vinaver) ; et puis les sciences humaines : histoire de la vie privée, micro-histoire, anthropologie du monde moderne, ethnographies du proche (Augé), philosophie de l'ordinaire (Cavell) ; urbanisme ; sociologie ; proxémique ; sémiologie. Troisièmement : la volonté de cerner, en tenant compte de ses multiples avatars et manifestations, l'essence du quotidien,

l'épaisseur philosophique de cette notion. S'agit-il d'un contenu objectif défini par des activités particulières, ou faut-il plutôt envisager le quotidien par rapport à des notions comme le rythme, la répétition, la festività, le quelconque, l'évident ? Existe-t-il des actes ou des événements relevant uniquement du quotidien, ou le quotidien serait-il une manière de considérer l'acte et l'événement sous leurs aspects immédiats plutôt qu'au long terme ? Quels techniques ou genres sont les plus aptes à transmettre le caractère de la vie quotidienne ? En quatrième lieu : aborder le quotidien par le biais de quelques grandes figures : la maison, la conversation, la rue, le trajet, la journée.

L'idée d'une « poétique » du quotidien renvoie au sens grec de *poiesis*, à une capacité créatrice. À la suite de Michel de Certeau j'ai voulu insister sur l'inventivité paradoxale de cette dimension apparemment dépourvue de qualités particulières, et sur le fait que ce manque de contours ou de localisation précise dote le quotidien de sa « capacité négative », pour rappeler une formule célèbre de John Keats. Résidu, presque rien, terrain vague : le quotidien est à la fois vulnérable aux manipulations extérieures et capable de les détourner dans la mesure où l'homme quotidien, dans sa pratique de la vie, son art de vivre, fait montre d'une capacité de résistance et d'invention.

Selon Henri Lefebvre, « la rue passagère représente la quotidienneté dans notre vie sociale. Elle en est la figuration presque complète ». En effet, depuis les « plis sinueux des vieilles capitales » chez Baudelaire, à travers le « Lundi rue Christine » d'Apollinaire, le « Mystère et mélancolie d'une rue » de Chirico, l'errance urbaine des Surréalistes, la merveilleuse Tentative d'épuisement d'un lieu parisien de Perec, la rue est au centre de l'imaginaire du quotidien. Je me suis penché plus particulièrement sur la hantise des noms de rue, « philtres magiques » selon Benjamin, générateurs de « tropismes sémantiques » selon Certeau, source inépuisable de méditation poétique chez le Queneau de *Courir les rues*, et ensuite chez Jacques Réda et Jacques Roubaud.

Après la rue, figure spatiale, la journée, figure temporelle. Ici c'est la dimension éthique de la pensée du quotidien que nous voulions

mettre en lumière : notre capacité, dans l'expérience quotidienne, de prêter notre attention à l'écoulement de notre vie et d'en infléchir le sens. Je me suis inspiré d'une série d'études de Jean Starobinski sur la journée en tant que « forme porteuse de sens » pour cerner le rapport entre l'écoulement d'un jour terrestre et la démarche éthique de l'évaluation de soi. La réflexion de Michel Foucault sur la « culture de soi » dans la philosophie antique reconstitue l'idée d'une « conversion à soi » qui aurait pour cadre les activités journalières. De même l'*Essai sur la journée réussie* de Peter Handke propose une méditation remarquable sur les manières d'envisager l'expérience quotidienne dans la perspective d'un art de vivre qui tiendrait compte de la richesse secrète d'une journée banale.

Les réflexions récentes sur le concept de l'archive (Foucault, Farge, Ricoeur, Derrida) font ressortir nombre de traits qui l'apparentent à l'espace de la quotidienneté. En étudiant les inventaires des parties communes d'un immeuble parisien dans *La Vie mode d'emploi* de Georges Perec, la volonté chez Annie Ernaux, dans *La Honte*, d'être « ethnologue de soi-même » et de traiter son passé comme une archive, l'effort de François Bon, dans *Paysage fer*, de « sauver », par la pratique d'un « travail du regard », le monde déshérité de la campagne française, vu du train Paris-Nancy, nous avons voulu montrer que c'est souvent en s'inspirant des pratiques de l'archiviste que la littérature contemporaine aborde le quotidien. La capacité de prendre le quotidien en considération, toujours liée à notre capacité d'écoute, à une volonté de « prêter » son attention, vise non seulement l'expérience présente mais le passé, et sans doute avant tout, l'avenir. ■



M. Sheringham et M. Edwards

## PHILOSOPHIE DU LANGAGE ET DE LA CONNAISSANCE



Pr Jacques Bouveresse

## L'empirisme logique et son héritage

Longtemps resté négligé dans le champ philosophique français, l'empirisme logique fait l'objet depuis quelques années déjà d'un intérêt nouveau. Les recherches dans ce domaine connaissent un essor important, et il est à ce titre tout à fait remarquable que le séminaire de Jacques Bouveresse ait été consacré cette année à ce thème en réunissant une partie des spécialistes français et étrangers de ce courant philosophique central du XX<sup>e</sup> siècle.

L'empirisme logique a pour origine les idées défendues entre les deux guerres par les membres du Cercle de Vienne – dont les grandes figures sont Moritz Schlick, Rudolf Carnap, Otto Neurath, Friedrich Waismann, Herbert Feigl, etc. – et par les membres de la Société de philosophie empirique de Berlin – dont le principal représentant est Hans Reichenbach. Loin d'avoir adhéré à une doctrine unifiée, ces philosophes ont défendu chacun des positions originales, parfois conflictuelles et toujours objets de débats internes, tout en partageant une orientation de pensée caractérisée par un intérêt marqué pour les avancées scientifiques de leur époque (en particulier la théorie de la relativité), un souci de rigueur argumentative, une attention nouvelle portée au langage de la science et de la connaissance.

Suite à la dégradation de la situation politique en Allemagne et en Autriche au début des années 1930, les principaux représentants de l'empirisme logique se sont vus contraints d'émigrer, avant tout aux États-Unis. Or, la dissolution des groupes viennois et berlinois a eu pour effet de modifier le visage du courant philosophique qu'ils avaient initié : la dimension de débat qui animait l'empirisme logique à ses débuts a été perdue, au profit de la mise en avant de thèses standard auxquelles on a trop souvent réduit ce mouvement. Une des raisons pour lesquelles il est aujourd'hui essentiel de revenir sur ce courant complexe qu'est l'empirisme logique est précisément de retrouver, loin de l'image caricaturale, toute la subtilité des positions défendues par ses différents représentants.

Le rôle central qu'a joué l'empirisme logique pour la constitution de la philosophie des sciences comme discipline autonome est en

général bien connu. Plus largement, on peut affirmer que les idées défendues par ces philosophes ont contribué à mettre en place le cadre problématique de nombre des débats actuels en philosophie analytique. Les auditeurs du séminaire ont eu l'occasion, lors des interventions et lors des discussions parfois animées qui les ont suivies, de prendre la mesure de la diversité des facettes de l'empirisme logique, dont témoigne la variété des thèmes abordés : le parallélisme psycho-physique, l'inversion des qualia, les débats sur la théorie de la décision, sur les théories de la signification, l'interprétation du calcul des probabilités, la question du statut des mathématiques, de la logique et de l'a priori... autant de problèmes auxquels les empiristes logiques ont donné une formulation originale et apporté des éléments de réponse qui méritent d'être réévalués.

Ainsi, non seulement l'histoire de ce mouvement mais aussi sa pertinence actuelle ont été au centre des différentes interventions. Tout au long du séminaire, l'héritage de l'empirisme logique a été abordé sous deux aspects : on s'est attaché à la fois à examiner la manière dont les idées défendues par les empiristes logiques ont été prolongées et modifiées par leurs successeurs, et à mettre en lumière la pertinence actuelle d'une certaine attitude philosophique initiée par ces auteurs. De cette manière, et d'un point de vue plus général, le séminaire a contribué à la mise en place d'une nouvelle compréhension de l'évolution de la philosophie au XX<sup>e</sup> siècle, et du rôle que l'empirisme logique y a joué.

On soulignera pour finir la continuité du travail de la chaire de philosophie du langage et de la connaissance sur le thème de l'empirisme logique : en 2004 avaient déjà été organisés un colloque sur « Mathématiques et expérience » et une journée d'étude sur *Forme et contenu* de Moritz Schlick. Par ailleurs, en juin 2007, Michael Friedman, l'un des plus éminents spécialistes de l'empirisme logique, est Professeur invité au Collège de France. Il donnera une série de quatre conférences sur le thème « Carnap, Cassirer et Heidegger : the Davos Disputation and Twentieth Century Philosophy ». ■

Delphine Chapuis-Schmitz

## PROFESSEURS INVITÉS

## John ROGISTER

Directeur d'études associé à l'École pratique des hautes études invité par l'Assemblée des professeurs à l'initiative du Pr Marc Fumaroli.

Il a donné les 5 et 12 décembre 2006 deux conférences intitulées :

1. Un membre florentin de la "République des Lettres" l'abbé Antonio Niccolini (1701-1769)
2. L'abbé Antonio Niccolini et le président De Brosses, auteur des *Lettres familières sur l'Italie*.

Le professeur John Rogister, membre correspondant de l'Institut et Directeur d'études associé à l'École pratique des hautes études, a donné deux conférences au Collège, les 5 et 12 décembre 2006. Dans la première de ces conférences, intitulée « Un membre florentin de la "République des Lettres" : l'abbé Antonio Niccolini (1701-1769) », le professeur Rogister a retracé la vie ainsi que les activités culturelles et politiques d'un personnage encore mal connu de la « République des Lettres ». Antonio Niccolini appartenait à une ancienne famille du patriciat florentin, bien connue par les hautes fonctions que ses membres avaient exercées dans la République médicéenne, ainsi que pour les riches collections de médailles et d'antiquités qu'ils réunirent dans leur palais et qui firent l'admiration de nombreux visiteurs étrangers, dont Bernard de Montfaucon.

Cadet de sa famille, Antonio Niccolini se destina à une carrière ecclésiastique. Il fit des études brillantes à l'Université de Pise, où, parmi ses condisciples entourant leur maître Averani, se trouvaient Bernardo Tanucci et Pompeo Néri. Il se lia aussi avec un ancien élève de l'Université, qui en fut ensuite le réformateur, le proviseur Gaspare Cerati, l'ami de Montesquieu et de Maupertuis. Quoique ses qualités personnelles, l'ancienneté de sa maison et les liens qui unissaient sa famille à celle du pape Clément XII et au milieu romain des Corsini, auraient pu lui ouvrir une belle carrière dans le gouvernement ou la

diplomatie papale, le franc parler de l'abbé Niccolini, ainsi que certaines fréquentations d'écrivains d'opposition en Toscane, d'Anglais libertins, et de milieux jansénistes à Rome, lui fermèrent l'accès aux hautes responsabilités, sans, néanmoins, lui enlever toute influence à la Curie romaine et auprès de certains papes.

Niccolini fut surtout un transmetteur des courants intellectuels par les rapports qu'il entretenait avec Montesquieu, De Brosses, Christian Wolf, Hans Sloane, et Richard Mead. Dans la seconde de ses conférences, sur « L'abbé Niccolini et le président De Brosses, auteur des *Lettres familières sur l'Italie* », le professeur Rogister a abordé la question de l'apport de Niccolini à la genèse de l'œuvre du Président, ainsi que le commerce épistolaire entre les deux hommes, qui sortaient de milieux similaires, avaient reçu une éducation imprégnée de culture gréco-latine. Leur correspondance reflète leurs intérêts communs, leur curiosité pour les nouveautés littéraires, historiques et scientifiques. Ils s'enverront des ouvrages, et ils échangeront leurs impressions sur la vie politique de leurs pays et sur les relations diplomatiques, surtout au cours du long voyage que Niccolini effectuera de 1746 à 1749 et qui le mènera de Florence à Londres, en passant par le Saint Empire germanique et les Provinces unies. D'autre part, sans avoir pu mettre les pieds en France pendant son voyage à cause de la guerre, Niccolini était admirablement informé sur ce qui s'y

passait par le président De Brosses, son principal correspondant dans ce pays.

Les échanges entre ces deux hommes de haute culture nous permettent de nous écarter de la thèse, courante de nos jours, qui veut que les savants ou les penseurs du XVIII<sup>e</sup> siècle s'inscrivent dans le camp, soit des « philosophes », soit des « anti-philosophes », qu'ils soient pour la science ou bien pour la religion révélée. Pour Niccolini et De Brosses, ces choix ne se posaient pas. Les conférences du professeur Rogister s'appuient sur la correspondance inédite de ces deux figures marquantes du monde intellectuel et antiquisant du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle qu'il s'apprête à publier. ■



## Paolo MANCOSU

Professeur à l'université de Californie, Berkeley (USA)

invité par l'Assemblée des professeurs à l'initiative du Pr Jacques Bouveresse.

Il a donné le 29 mars 2007, une conférence intitulée :  
L'explication mathématique : importance et enjeux



La question de l'explication mathématique connaît depuis quelques années un vif regain d'intérêt. Bien que le problème remonte aux Grecs, ce renouveau contemporain au sein de la philosophie analytique est, pour la philosophie des mathématiques, un enrichissement tout à fait bienvenu. Dans cette conférence, je me suis donné deux objectifs :

1. offrir une vue d'ensemble sur l'état de la question et sur la manière dont les différentes contributions dans ce domaine se situent les unes par rapport aux autres ;
2. montrer que l'explication mathématique est une question qui a d'importants prolongements non seulement en philosophie des mathématiques, mais aussi en épistémologie, en métaphysique et en philosophie des sciences.

J'ai commencé par clarifier deux sens possibles de l'explication mathématique. Au premier sens, "explication mathématique" renvoie aux explications telles qu'elles sont données dans les sciences de la nature ou dans les sciences sociales, là où divers faits mathématiques jouent un rôle essentiel dans l'explication fournie. Au second sens, on parle de l'explication au sein des mathématiques elles-mêmes.

L'intérêt des explications mathématiques de faits scientifiques réside, du point de vue des théories de l'explication, dans le défi qu'elles représentent pour la théorie causale de l'explication. Toutefois, jusqu'à ces dernières années, elles n'ont guère suscité d'attention. Rendre compte de ces explications n'est pas une mince affaire car cela revient à rendre compte de la manière dont les mathématiques s'ancrent dans la réalité, et l'on ouvre alors la boîte de

Pandore des modèles, de l'idéalisation, etc. En outre, les explications mathématiques de faits scientifiques ont également joué un rôle important dans les discussions contemporaines sur l'argument d'indispensabilité<sup>(1)</sup>. Un article récent de Baker (*Mind*, 2005) en a notamment proposé une nouvelle version qui, à la différence de l'argument traditionnel, ne présuppose pas le holisme. L'idée est que notre engagement ontologique ne porterait pas sur toutes les parties des mathématiques qui sont appliquées dans la science, mais seulement sur celles qui jouent un rôle essentiel dans l'explication des faits scientifiques. C'est une démarche prometteuse ; mais nous avons encore grand besoin d'études de cas d'explications mathématiques de faits scientifiques qui nous permettront de mieux comprendre sur le plan conceptuel ce type d'activité explicative.

Après avoir fait observer qu'on peut développer des arguments d'indispensabilité du même genre dans les mathématiques pures et qu'il est peu vraisemblable qu'on puisse rendre compte de l'explication mathématique des faits scientifiques sans rendre compte également de l'explication dans les mathématiques pures, j'en suis venu à l'examen de ce second type d'explication. L'histoire de la philosophie des mathématiques montre le rôle conceptuel majeur qu'a joué l'opposition entre les preuves qui convainquent sans expliquer, et celles qui, non contentes de produire la conviction requise que le résultat est vrai, montrent également pourquoi il l'est. Du point de vue philosophique, et comme je l'ai montré dans un travail précédent, cette tradition remonte à la distinction aristotélicienne entre les preuves *to oti* et *to dioti*, et elle

a derrière elle un riche passé qui va, entre autres, de la Logique de Port Royal (écrite par Arnaud et Nicole) à Cournot, en passant par Bolzano. L'opposition entre preuves explicatives et non-explicatives n'est pas seulement un produit de la réflexion philosophique : elle se présente à nous comme une donnée de la pratique mathématique. Un mathématicien (ou une communauté de mathématiciens) pourrait trouver la preuve d'un certain résultat absolument convaincante, et néanmoins en être insatisfait car elle ne fournirait pas une explication du fait en question. Une fois ce point mis en évidence à partir de l'œuvre de certains mathématiciens (en particulier Mordell et Brumfiel), j'ai discuté les deux principales théories de l'explication mathématique dont on dispose aujourd'hui, celle de Steiner et celle de Kitcher, et j'ai relevé leurs défauts en m'appuyant sur plusieurs articles récents. ■

Traduction : Jean-Jacques Rosat

1. L'argument d'indispensabilité est un argument en faveur du réalisme mathématique : si une notion ou une propriété mathématique est indispensable pour expliquer un fait physique ou biologique, l'entité mathématique correspondante doit nécessairement exister. (NdT)

## Adelheid OTTO

Professeur à la Ludwig-Maximilian Universität de Munich (Allemagne)  
invitée par l'Assemblée des professeurs à l'initiative du Pr Jean-Marie Durand

Elle a donné les 16 et 19 mars 2007 deux conférences intitulées :

1. Tell Bazi, forteresse au bord de l'Euphrate du III<sup>e</sup> millénaire jusqu'à l'époque romaine
2. Tuttul/Tell Bica, une métropole syrienne à l'âge du Bronze.

Le Tell Bazi, situé dans le nord de la Syrie, se trouve sur le cours supérieur de l'Euphrate dans la zone du lac de barrage de Tishrin. Les fouilles de sauvetage, d'abord au nom de l'institut archéologique allemand de Damas et, depuis 1999, au nom de l'Institut archéologique du Proche-Orient de l'université de Munich, financé par la communauté de recherche allemande, sont dirigées par Berthold Einwag et Adelheid Otto depuis leur commencement en 1993.

Tell Bazi se composait de 3 parties : la citadelle et la ville basse divisées en ville-nord et ville-ouest, qui ont aujourd'hui presque complètement disparu dans l'eau du lac. La citadelle, en revanche, se trouve sur un éperon de montagne naturel de 60 mètres.

La ville-ouest est un élargissement de l'ancien site, c'est-à-dire une ville neuve de l'époque du Bronze Récent (XIV<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles). Parce qu'elle fut détruite violemment et ses maisons brûlées, une grande partie du mobilier a été préservée, ce qui permet d'en déduire l'utilisation des pièces. L'uniformité des 50 maisons fouillées ainsi que la taille des parcelles assez peu diversifiée témoignent d'une société sans grande stratification. Font totalement défaut sur 10 000 m<sup>2</sup> les bâtiments autres que domestiques.

Les textes contemporains des villes voisines d'Emar, Ekalte et Azu montrent que dans cette société peu hiérarchisée le Conseil des Anciens et le dieu de la ville dirigeaient la ville : les cas d'ordre privé étaient réglés par l'institution des « frères ». Cette forme de

société se manifeste dans l'architecture de la vallée de l'Euphrate : dans aucune des localités étudiées on ne repère un bâtiment ressemblant à un palais. À Tell Hadidi (Azu) on n'a retrouvé que des habitations, tout comme à Emar, Munbaqa et Tall Fray, ainsi que plusieurs temples.

Nos fouilles sur la citadelle de Bazi ont montré qu'à Bazi non plus il n'y avait pas de grande résidence : son plateau hébergeait un temple à deux pièces, de 38 m de long sur 16 m de large, avec des murs épais de 3 m, un des plus grands temples de Syrie pour l'âge du Bronze. Deux tablettes cunéiformes, trouvées sur le sol, sont des documents des rois Saustatar et Artatama de Mittani (fin du XV<sup>e</sup> et début du XIV<sup>e</sup> siècles).

L'entrée du temple, fouillée en 2006, était flanquée par deux orthostates de lions, dont seules les pattes en position de marche sont conservées. Ils détiennent néanmoins une place importante au sein des orthostates de lions (un décor très apprécié à l'âge du Fer), et seul les orthostates d'Ebla du XVIII<sup>e</sup> siècle leur sont antérieurs.

La défense de la citadelle était garantie par un système élaboré de murs, qui entourait les pentes raides de la colline, et par une vallée artificielle qui séparait la citadelle de la chaîne de montagnes. En 2004, la découverte du bâtiment 2 (une entrée très fortifiée de l'époque du Bronze Ancien IV, du côté nord de la vallée artificielle) a montré que la citadelle date du III<sup>e</sup> millénaire – un des résultats les plus étonnants. Or, elle constitue dans l'état actuel de la recherche la plus ancienne forteresse

en hauteur du Proche Orient. On s'en est servi tout au long de l'âge de Bronze, et pour la dernière fois à l'époque romaine, lorsque la frontière entre la province de Syrie et l'empire des Parthes passait à cet endroit-là, le long de l'Euphrate.

La comparaison des données archéologiques de la citadelle de Bazi avec la description qui est faite de la ville d'Armanum, une place forte, dans une des inscriptions de Narâm-Sin, vers 2250 av. J.-C., rend l'identification de Bazi avec cette dernière assez probable. Armanum correspond à Armi/Armium dans les textes d'Ebla, la ville la plus souvent citée après Mari et Emar. Les textes d'Ebla concernant Armi/Armium confirment notre identification, ainsi que l'étymologie du nom d'Armi, dérivé de la racine sémitique <sup>c</sup>RM, « hauteur escarpée ».

La citadelle représente la partie haute de la ville du Bronze Ancien. Sa superficie générale d'environ 39 ha, en fait l'une des plus grandes villes syriennes à l'âge du Bronze Ancien IV. La fortification élaborée de la citadelle laisse supposer qu'il doit y avoir eu des bâtiments importants : dans les sondages nous avons trouvé presque partout des couches du BA IV. Dans l'avenir, l'enquête portera sur ces bâtiments de la citadelle. ■





## CHERCHEURS ET ÉQUIPES DE RECHERCHE

Jean-Baptiste AMADIEU

Chaire de Littérature française, moderne et contemporaine : histoire, critique, théorie

ATER - assistant du Pr Antoine Compagnon



Du concile de Trente à celui de Vatican II, l'Église catholique exerça pour ses fidèles une forme de censure : la mise à l'Index, soit l'inscription d'un ouvrage dans l'*Index librorum prohibitorum*, liste des livres proscrits. L'Index se présentait comme un catalogue alphabétique ; il mentionnait seulement le nom de l'auteur, le titre de l'ouvrage condamné, suivis de la date du décret de proscription.

La littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle, corpus de recherche de la thèse en cours, ne fut pas épargnée par la censure romaine. Le Saint-Siège inscrivit dans l'Index les noms de Balzac, Lamartine, Sand, Eugène Sue, Dumas, Hugo, Flaubert, Stendhal, Zola, pour une ou plusieurs de leurs œuvres, voire pour la totalité (condamnations *opera omnia*). Mais rien, dans l'Index, ne précisait les motifs de proscription de chacun des titres. Les membres de la Congrégation de l'Index, qui connaissaient le contenu du dossier de condamnation, étaient tenus au secret, sous peine de sanctions canoniques. Pourtant, on ne mettait pas un ouvrage à l'Index sans qu'un procès régulier ne se déroulât. Les dossiers de ces procédures furent conservés, et restèrent longtemps à l'abri du public dans le palais du Saint-Office, dont le secret est légendaire.

En 1998, le cardinal Joseph Ratzinger ouvrit à la recherche les archives de l'Index. Pour chacun des procès, les collections de ces archives conservent l'examen de l'œuvre par un rapporteur, l'avis de consultants, la délibération des cardinaux et le rapport que rédigea le secrétaire de la Congrégation

pour l'audience finale auprès du pape. Cette riche documentation éclaire les chercheurs sur les motifs, jusque-là inédits, des condamnations, et sur le déroulement des procès, de la plainte au décret d'interdiction.

Les rapports de censeurs ecclésiastiques s'apparentent à des textes de critique littéraire, mais d'une espèce curieuse. On y juge la littérature romanesque et dramatique à l'aune de son degré de conformité ou d'écart avec le magistère catholique en matière dogmatique et morale. Les religiosités émancipées de l'âge romantique, les déclamations anticléricales, les narrations sensuelles voire licencieuses, les représentations non défavorables du duel, du suicide ou du meurtre, sont autant de motifs qui rendent les œuvres *mauvaises* aux yeux des censeurs. On s'en doutait.

Mais ce que nous apprennent aussi ces rapports censoriaux, c'est que la malice des œuvres n'est ni nécessaire ni suffisante pour mettre un livre à l'Index. Le censeur des *Trois Mousquetaires* ne juge pas le roman mauvais au regard de la foi et des mœurs ; il est pourtant compris dans la condamnation des *omnia romanensia* de Dumas. Inversement, *Chatterton* de Vigny est jugé mauvais, mais le drame n'est pas proscrit. La malice, qui concerne le contenu intrinsèque de l'œuvre, ne détermine pas exclusivement la condamnation. On évalue aussi l'œuvre selon des critères extrinsèques, dont le principal est le *danger* du livre sur le lecteur. Le plus célèbre roman de Dumas est écrit d'un style séduisant ; il peut inciter le lecteur à lire d'autres productions

de cet auteur qui ne sont pas inoffensives. La lecture des *Trois Mousquetaires* est donc potentiellement dangereuse. En revanche, la médiocrité littéraire de *Chatterton* n'exerce aucun charme sur le public qui ne peut être que réduit ; le drame de Vigny n'est donc pas nuisible, ni sa proscription opportune. Le critère du danger prévaut souvent sur celui de la malice, sans s'y opposer. Si l'œuvre est mauvaise, et si son style est propre à séduire, on la juge dangereuse puisque la malice captive alors le lecteur vulnérable.

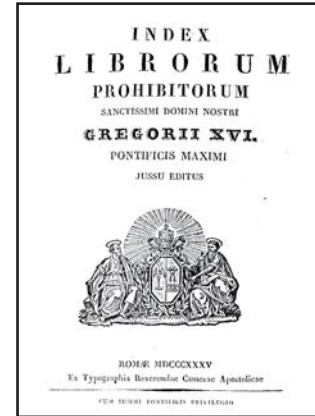
Outre les motifs de proscription, les archives de l'Index nous éclairent sur les procédures qui n'aboutirent pas à une interdiction. L'Index mentionne seulement les livres proscrits, et non ceux qui furent



Frontispice de l'*Index librorum prohibitorum* de Grégoire XVI (1835)

examinés, mais non condamnés. On ignorait ces procès avant l'ouverture des archives. On découvre ainsi qu'*Une larme du diable* de Théophile Gautier échappa aux rigueurs de la Congrégation, comme le *Portefeuille volé* de Parny, dont la mise à l'Index lui eût fait une regrettable publicité selon son rapporteur. Mais un non-lieu n'est pas définitif : après un premier examen en 1845 qui déchargea *Les Mystères de Paris* de tout soupçon, le roman de Sue fut proscrit sept ans plus tard, après une nouvelle procédure.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'Index ne condamne pas exclusivement des textes littéraires de fiction, et l'auteur français qui détint alors la palme des condamnations romaines, avec quatorze décrets de proscription, fut Renan. Il enseignait au Collège de France. ■



Page de titre de l'*Index librorum prohibitorum* de Grégoire XVI (1835)

## VISITES OFFICIELLES



La princesse Astrid de Belgique et le Pr Pierre Corvol à droite.

La princesse Astrid de Belgique s'est rendue au Collège de France, le 22 mars dernier, pour assister à la leçon inaugurale de M. Guy Orban, titulaire de la chaire européenne pour l'année académique 2006-2007. À cette occasion, elle a visité le laboratoire du Pr Alain Berthoz. ■



Tableau offert par la République de Mongolie au Collège de France.

La visite de M<sup>me</sup> Onon Tsolmon, "Première Dame de Mongolie", au Collège de France, le 22 février dernier, à l'occasion de la visite officielle du Président de la République de Mongolie en France, n'était pas purement protocolaire. M<sup>me</sup> Onon Tsolmon venait en

effet sur les traces de son grand-père. On sait que l'institution ne dispose habituellement d'aucune information sur son public. Or, dans l'*Annuaire du Collège de France* de l'année 1928, le Pr Paul Pelliot (1878-1945), titulaire de la chaire intitulée "Langue, histoire et archéologie de l'Asie Centrale" de 1911 à 1945, précise dans le compte-rendu de ses cours que "l'intérêt des leçons a été accru par la présence et la participation d'un jeune savant mongol, M. Gombodjab, déjà formé aux études philologiques par plusieurs années de séjour à l'Université de Léningrad".

Accueillie par l'Administrateur, M<sup>me</sup> Tsolmon a été ensuite reçue, dans les bibliothèques d'Assyriologie et des Hautes Études Chinoises par les Prs Jean-Marie Durand et Pierre-Étienne Will. ■

## DISTINCTIONS

Le 24 avril 2007, M. Bruno Racine, Président de la Bibliothèque nationale de France et du Haut Conseil de l'Éducation, a remis au Professeur Antoine Compagnon les insignes de chevalier de la Légion d'honneur.

Le Pr Édouard Bard, titulaire de la chaire d'Évolution du climat et de l'océan, a été nommé chevalier dans l'ordre de la Légion d'honneur.

Le Pr Xavier Le Pichon, titulaire de la chaire de Géodynamique, a été promu officier dans l'ordre de la Légion d'honneur. ■



Pr Antoine Compagnon



Pr Édouard Bard



Pr Xavier Le Pichon

## UN LIVRE RARE DONNÉ AU COLLÈGE DE FRANCE

L'accroissement du patrimoine écrit d'un établissement comme le nôtre est l'une des tâches les plus courantes attendues d'un conservateur. Il se fonde avant tout sur les acquisitions ciblées, suscitées par les travaux des professeurs. Mais quand les catalogues d'ouvrages anciens annoncent la vente d'un livre dont l'histoire ou le sujet est lié au Collège de France, la raison doit hélas souvent l'emporter sur la passion car s'il n'y a rien de plus gratifiant que de découvrir un ouvrage rare, rares aussi sont les budgets qui en permettent l'acquisition.

C'est pourquoi le don récent fait au Collège de France par M. Bonna, généreux mécène suisse, est remarquable. Il s'agit d'un rarissime recueil universitaire contenant quatre leçons de l'humaniste Adrien Turnèbe, annotées dans les marges par un de ses étudiants.



## L'ouvrage

Ce recueil, constitué dès le XVI<sup>e</sup> siècle, rassemble trois éditions de classiques latins imprimées à destination du public étudiant, et un opuscule publié à l'occasion d'une fameuse polémique érudite née entre Adrien Turnèbe et Pierre de La Ramée.

1. — PLINE L'ANCIEN. *Historiæ naturalis liber septimus, in quo de homine agitur*. Paris : Michel de Vascosan, 1541. [2]-35-[3 bl.] p. (Sign. A-I4) ; in-4°.

2. — PLINE L'ANCIEN. *Naturalis historiae de aquatiliu natura lib. IX*. S.l.n.d. [Paris : Jean Loys, s.d.

(avant 1547)]. 47-[1] p. (Sign. A-F4) ; in-4°.

3. — OVIDE. *Halieutica*. Paris : Jean Loys, 1539. [1-1 bl.-6] p. (Sign. A4) ; in-4°.

4. — TURNÈBE (ADRIEN). *Disputatio ad lib. Ciceronis De fato, adversus quendam qui non solum logicus esse, verum etiam dialecticus haberi vult*. Paris : Michel de Vascosan, 1556. 52 f. (Sign. A-N4) ; in-4°.

La première de ces pièces, qui contient le livre VII de l'*Histoire naturelle* de Pline, est une édition totalement inconnue des bibliographes.

La deuxième, anonyme et sans date, du livre IX de la même œuvre (consacrée aux poissons et animaux marins) a été identifiée comme production de l'imprimeur parisien Jean Loys. Elle n'était à ce jour connue que par un seul exemplaire, conservé à la Bibliothèque d'Avignon, qui servit de base aux rédacteurs du répertoire des livres imprimés par Jean Loys.

La troisième pièce du recueil, les *Halieutica* d'Ovide est un texte inachevé, vraisemblablement du fait de la mort du poète, qui relève d'un genre didactique attesté dans les littératures grecque et latine mais dont peu de témoignages nous sont parvenus.

Le quatrième ouvrage a été ajouté. Il ne s'agit pas certes d'un autre classique latin destiné à une lecture universitaire, mais d'une œuvre de polémique savante publiée par Turnèbe dans le célèbre conflit érudit et philosophique qui l'opposa à Pierre de La Ramée à propos de Cicéron.

La reliure de l'ouvrage a été refaite à l'époque moderne, en basane marbrée. Le couteau du relieur a ponctuellement amputé quelques

mots aux *marginaliai*, mais le recueil est en parfaite condition. Ex-libris manuscrit de René de Savigny de Moncorps (1837-1914), daté de Nevers en 1853. Ce collectionneur fut membre de la « Société des bibliophiles françois et de la Société des amis du livre ».



## L'imprimeur

Déjà, depuis 1509, à l'initiative de Jérôme Aléandre, les imprimeurs et les professeurs de l'Université de Paris commençaient à percevoir chacun dans leur camp, l'intérêt intellectuel mais surtout financier d'un cours s'appuyant sur un support imprimé. Mais ce n'est qu'à partir de 1534, par des affiches placardées sur les murs de Paris, que les élèves des lecteurs royaux furent conviés, pour suivre les cours dont les horaires, dates et lieux suivaient, à se procurer à l'adresse indiquée tel ouvrage imprimé bien précis<sup>(1)</sup>.

Ces cahiers imprimés pour les étudiants, parfois de quelques feuillets comme dans le cas des *Halieutiques*, ont été conservés de manière très aléatoire en raison de leur minceur, de leur destination et des manipulations intensives dont ils pouvaient faire l'objet. L'imprimeur-libraire Jean Loys (Johannes Lodoicus dit Tiletanus, de Tielt en Flandre) fut de 1535 à sa mort en 1547 l'un des principaux imprimeurs humanistes parisiens de sa génération : les éditions dont il assura seul l'impression et la diffusion sont essentiellement des textes

d'auteurs grecs et latins, sous forme de livrets produits pour une clientèle d'étudiants auxquels il s'adresse fréquemment dans ses avis aux lecteurs.

Les éditions de Pline et d'Ovide réunies dans le recueil ont été densément annotées par un même étudiant, qui y a consigné dans une écriture cursive française les leçons d'un professeur. Ce document donne ainsi directement à voir « la réalité des salles de classe à la Renaissance<sup>(2)</sup> ». Pour chaque opuscule l'« argumentum », présentation en quelques lignes du cours et du texte commenté, a été noté sur un premier feuillet ou au verso de la page de titre. Le livre IX de Pline et les *Halieutiques* d'Ovide ont fait l'objet d'annotations serrées, qui laissent penser à un cours unique centré sur la littérature ichthyologique latine.

Les notes, complémentaires, prises par ces deux étudiants sur l'exemplaire d'Avignon et sur celui-ci permettent de reconstituer un cours de Turnèbe sur Pline entièrement inédit : on ne connaissait, des commentaires de Turnèbe sur le naturaliste latin, que ceux qu'il avait publiés en 1556 chez Vascosan sur la préface générale à l'*Historia naturalis*, ainsi que quelques remarques dispersées dans ses *Adversaria*.

### Pédagogie humaniste à l'œuvre

Ces notes ressortissent à trois grands types d'interventions du professeur sur le texte commenté : correction philologique ; précision lexicographique et littéraire ; explication scientifique, géographique ou historique. Le professeur attire l'attention des étudiants sur certains passages du texte pour lesquels des éditions antérieures ou des manuscrits fournissent des leçons différentes.

Le travail lexicographique dont ces notes portent témoignage est caractéristique de la démarche huma-

niste, orientée à la fois par la philologie (restituer à la lecture de Pline ses sources aristotéliennes) et par la taxinomie scientifique (identifier, nommer et décrire les espèces, y compris par le recours aux observations et appellations modernes). Ainsi trouve-t-on des références à la zoologie d'Aristote (en général dans la traduction latine de Théodore Gaza), à celle d'Elie (III<sup>e</sup> s.), à Pline le Jeune, aux géographes Pausanias et Pomponius Mela, aux auteurs de la « chose piscicole » (Varron et son *De re rustica*, Oppien et ses *Halieutiques*).

### L'étudiant

On connaît le nom de l'étudiant qui prit ces cours et constitua le recueil, grâce à la présence d'un ex-libris de sa main au titre des *Halieutica* : Lazare de Clugny. Cette provenance est confirmée dans le recueil par la présence de deux clés d'or – principal motif des armes de la famille de Clugny. On ne connaît pas d'autre témoignage ou provenance de cet étudiant. Un Lazare de Clugny, documenté comme prêtre en 1552 et dont le frère est avocat au parlement de Paris, est cité dans un factum généalogique du XVIII<sup>e</sup> s. (*Généalogie de la famille de Clugny*, Dijon, 1737, p. 47). Si l'on peut noter l'absence d'annotations sur certaines pages, faut-il en déduire que l'étudiant était absent ou inattentif aux propos de son professeur ? On remarquera en outre sa mise en couleurs des lettrines et son illustration masquant une page 38 imprimée par erreur.

### Le professeur

Reçu docteur en 1532, Adrien Turnèbe (1512-1565) a enseigné au Collège de Justice où il avait lui-même été étudiant, puis à partir de 1538 au Collège Sainte-Barbe où il est professeur de rhétorique, avant de partir, après 1541, enseigner à l'Université de Toulouse. La période la plus brillante de sa carrière



De gauche à droite : M. Zink, M. Fumaroli, M. Bonna et P. Corvol.

commence en 1547, date à laquelle il est appelé au Collège des lecteurs royaux (futur Collège royal puis Collège de France) pour y occuper la chaire de grec en remplacement de Jacques Toussain. Il la quittera en 1561 pour prendre celle de philosophie grecque et latine. La renommée de son érudition et la qualité de ses éditions lui acquièrent une immense réputation dans le monde universitaire européen. Ami de Montaigne (« Adrianus Turnèbe sçavoit plus et sçavoit mieux ce qu'il sçavoit que homme qui fust de son siècle, ny loing au-delà », *Essais*, II, 31-66), du chancelier Michel de L'Hospital, de Henri de Mesme et de Christophe de Thou, il traduisit du grec en latin Aristote, Théophraste et Plutarque, édita Eschyle, Sophocle, Aristote, Oppien et Plaute, et publia des commentaires de Platon, Cicéron, Lucrèce, Pline, Quintilien ou Horace. Il avait également accepté en 1552 la charge d'imprimeur royal pour les livres grecs, au moment du départ pour Genève de son premier titulaire, Robert Estienne. ■

Laurent Coulet

Libraire et

Marie Renée Cazabon

Bibliothèque du Collège de France

1 Letrouit, Jean. - « La prise de note de cours dans les collèges parisiens au XVI<sup>e</sup> siècle » in : *Revue de la Bibliothèque nationale de France*, n°2, juin 1999.

2 *id.*

## ACTUALITÉ LITTÉRAIRE



### La biotechnologie : de la science au médicament

Jean-Paul Clozel

Coll. Leçons inaugurales du Collège de France Paris, Collège de France/Fayard, 2007.

Les biotechnologies sont l'application de toutes les sciences du vivant à l'amélioration de la santé ; elles sont en train de révolutionner notre vie quotidienne. En leur consacrant la première année d'enseignement de sa nouvelle chaire d'Innovation technologique, le Collège de France a voulu jeter un pont entre les chercheurs qui essaient de décrypter les mystères du vivant et les industriels qui eux tentent de

découvrir et développer les nouveaux médicaments ou les nouveaux appareils qui vont améliorer la santé de tous.

Né en 1955, Jean-Paul Clozel est cardiologue. Il a été en 1997 l'un des fondateurs du laboratoire Actelion. Premier titulaire de la chaire d'Innovation technologique - Liliane Bettencourt du Collège de France pour l'année 2006-2007, il raconte ici avec passion le chemin long et complexe qui va de la recherche théorique à la production de médicaments qui sauveront des vies.



### La littérature, pour quoi faire ?

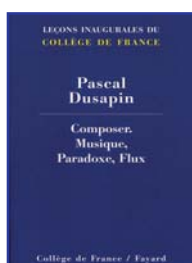
Antoine Compagnon

Coll. Leçons inaugurales du Collège de France Paris, Collège de France/Fayard, 2007.

Auprès de la question théorique ou historique traditionnelle : « Qu'est-ce que la littérature ? » se pose avec plus d'urgence aujourd'hui une question critique et politique : « Que peut la littérature ? » Quelle valeur la société et la culture contemporaines attribuent-elles à la littérature ? Quelle utilité ? Quel rôle ? « Ma confiance en l'avenir de la littérature, déclarait Italo Calvino, repose sur la certitude qu'il y a des choses que seule la littérature peut nous donner. » Ce credo sera-t-il encore le nôtre ?

Né en 1950, Antoine Compagnon a enseigné à la Sorbonne et à l'université Columbia de New York. Il est depuis 2006 professeur titulaire de la chaire de *Littérature française moderne et contemporaine : histoire, critique, théorie* au Collège de France. Il est notamment l'auteur de *La Troisième République des lettres* (1983), *Les Cinq Paradoxes de la modernité* (1990) et *Les Antimodernes, de Joseph de Maistre à Roland Barthes* (2005).

Un DVD comprenant le film de la leçon inaugurale, un entretien avec Christine Goémé (France Culture) et une présentation d'Antoine Compagnon par Marc Fumaroli est également disponible. Coproduction Collège de France - Cned - Doriane films.



### Composer. Musique, Paradoxe, Flux

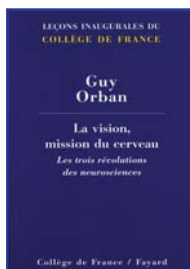
Pascal Dusapin

Coll. Leçons inaugurales du Collège de France Paris, Collège de France/Fayard, 2007.

« Composer n'est pas démontrer. Composer, c'est inventer des impulsions et des flux. C'est comme l'eau d'une rivière. Composer, c'est inventer des chemins de traverse, des éloignements, des distances. C'est comme fuir et s'enfuir toujours. Mais composer, c'est long. Et lent. Très lent. Très, très long et lent... Ça n'avance jamais. C'est parce qu'on ne sait pas ce que ça va devenir. La question paradoxale, ça n'est pas d'achever mais comment ne pas finir. Composer, c'est ne jamais finir. Ça pren-

drait beaucoup trop de temps de finir, c'est-à-dire tout notre temps. Et pour autant, nous n'aurions jamais fini. »

Né en 1955, Pascal Dusapin, compositeur, s'est rapidement imposé comme l'une des personnalités les plus fortes et les plus originales de la musique aujourd'hui. Il est l'auteur de très nombreuses œuvres, dont cinq opéras (parmi lesquels *Perelà, uomo di fumo*, créé en 2003 à l'opéra Bastille et *Faustus, The Last Night* au Staatsoper de Berlin en 2006). Il est titulaire de la chaire de Création artistique au Collège de France pour l'année 2006-2007.



## La vision, mission du cerveau

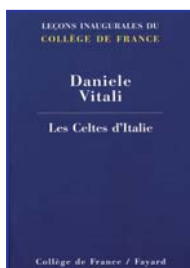
Guy Orban

Coll. Leçons inaugurales du Collège de France Paris, Collège de France/Fayard, 2007.

Le traitement de l'information par les circuits cérébraux est la question centrale des neurosciences. Le destin des signaux visuels au niveau de l'écorce cérébrale en est le prototype. Après le déchiffrement du cortex visuel primaire et l'exploration du cortex visuel extrastrié, la troisième révolution de la vision concerne toute l'écorce cérébrale. L'anatomie nous indique qu'il faut aborder la vision par derrière, par les sorties vers le système moteur et autres systèmes cérébraux, plutôt que par l'entrée rétinienne. L'intégration de l'imagerie

fonctionnelle du modèle primate ouvre une voie royale, puisqu'elle établit le lien entre les explorations unitaires et l'imagerie fonctionnelle humaine.

Médecin et ingénieur de formation, Guy Orban est professeur de neurophysiologie à l'Université catholique de Louvain (Louvain) et professeur invité à l'École normale supérieure. Il a étudié les propriétés neuronales de multiples aires corticales visuelles et défini par imagerie fonctionnelle une dizaine d'aires corticales traitant le mouvement visuel, la forme 3D et les actions. Pour l'année 2006-2007, il est professeur associé au Collège de France, titulaire de la chaire européenne.



## Les Celtes d'Italie

Daniele Vitali

Coll. Leçons inaugurales du Collège de France Paris, Collège de France/Fayard, 2007.

Les Celtes en Italie ne furent pas seulement ces « barbares » qui l'envahirent au début du IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C., et s'emparèrent de Rome pour la piller. À l'aube du premier millénaire déjà, à la fin de l'âge du bronze, une civilisation celtique originale, connue sous le nom de « civilisation de Golasecca », fleurissait à proximité des lacs Majeur et de Côme, au pied des Alpes, dans une région d'environ 20 000 km<sup>2</sup>. Elle avait sa langue, son propre

style d'armes et de mobilier, et commerçait aussi bien avec les Étrusques de Toscane qu'avec d'autres Celtes du Jura suisse et français. Daniele Vitali raconte ici la longue enquête archéologique, épigraphique et linguistique, qui a permis d'identifier cette civilisation et d'en connaître quelques coutumes et quelques créations.

Daniele Vitali est archéologue, professeur à l'université de Bologne, et spécialiste du monde celtique. Pour l'année 2006-2007, il est professeur associé au Collège de France, titulaire de la chaire internationale.



## La Censure royale des livres dans la France des Lumières

Raymond Birn

Préface de Daniel Roche

Paris, Ed. Odile Jacob, 2007.

Dans la France du XVIII<sup>e</sup> siècle, la censure fut moins l'ennemie que l'alliée des Lumières. Comment l'appareil de l'État monarchique en est-il venu à promouvoir la tolérance ? Faisant revivre les figures des censeurs royaux – savants, hommes de lettres, ecclésiastiques ou commis de l'État –, analysant leurs discours et leurs pratiques, racontant les innombrables affaires, des plus célèbres (l'*Encyclopédie*, Helvétius, Rousseau) aux plus obscures, Raymond Birn explique comment ils ont

protégé la liberté d'expression contre les foudres du Parlement et de l'Église, et contribué à l'émergence d'un espace public en France.

Professeur à l'Université d'Eugene (Oregon, États-Unis), Raymond Birn est l'un des meilleurs historiens du livre et du XVIII<sup>e</sup> siècle français. Il est notamment l'auteur de *Crisis, Absolutism, Revolution : Europe and the World 1648-1789* et de *Forging Rousseau : Print, Commerce and Cultural Manipulation in the Late Enlightenment*.



**Agir contre soi**  
La faiblesse de volonté  
Jon Elster  
Paris, Ed. Odile Jacob, 2007.

« Je vois le bien, je l'approuve, et je fais le mal », dit Médée sous la plume d'Ovide. « Je ne fais pas le bien que je veux, tandis que je fais le mal que je ne veux pas », déplore saint Paul dans l'Épître aux Romains. Deux expressions célèbres de ce qu'on peut appeler la « faiblesse de volonté ».

Pourquoi, malgré tout ce que je sais des méfaits du tabac, continuer à fumer ? Pourquoi, malgré

leur effet sur la criminalité, certains pays autorisent-ils toujours les ventes d'armes ? Voilà des exemples modernes de cette *akrasie*. Comment est-elle possible ? Que suppose-t-elle ? Et surtout, comment la surmonter ? Sur un problème classique – la possibilité du mal en connaissance de cause –, Jon Elster déploie toute la finesse et la puissance des outils philosophiques contemporains pour proposer un tableau complet des facteurs expliquant cette « faiblesse de volonté », ainsi que des stratégies que mettent en œuvre les individus et les institutions pour y remédier.



**Jules Bastien-Lepage**  
Jacques Thuillier  
Conseil général de la Meuse, Ed. Serge Domini, 2005.

En septembre 1889, moins de cinq ans après la mort de Bastien-Lepage, Auguste Rodin se rendait à Damvillers pour inaugurer la statue de bronze qu'il avait lui-même modelée en l'honneur du jeune peintre. L'œuvre, en dépit des deux guerres, est demeurée en place. Elle montre un homme chaussé de grandes bottes à revers, les épaules couvertes d'une cape, une palette à la main, et qui s'avance d'un pas décidé. Mais ce pas est d'abord un regard, le regard insistant qu'un peintre porte sur ce qui l'environne. Rodin connaissait Bastien-Lepage et lui était lié d'amitié. Mais la mort si soudaine de l'auteur de la Jeanne d'Arc avait interdit toute séance de pose : Rodin n'avait pu consulter que sa propre mémoire, ou des autoportraits, des photographies. La barbe et la moustache sont sans doute trop accentuées, les traits alourdis. Mais le génie a toujours raison. Il y avait certainement chez Bastien-Lepage cette démarche assurée et comme paradoxalement enracinée dans le sol, et cette énergie de Lorrain prête à briser toute entrave.

Moins attentive à l'homme, à mesure que le temps passait, l'histoire de l'art a insisté sur le souci de

réalisme affirmé par le peintre de Damvillers, sur le mélange de vérité copiée à la lettre et le reste de romantisme qui l'habite. Si l'on se place au cœur de son œuvre, on s'aperçoit vite que Bastien-Lepage n'a pas de doctrine, pas de système. Peut-être parce qu'il avait au départ traversé bien des échecs (souvent dissimulés) et parce qu'il lui fallait toujours réussir, il n'a cessé de rester en alerte devant tous les problèmes qu'il rencontrait et de se proposer de nouvelles quêtes.

On se trompe certainement en analysant son œuvre comme un simple épisode dans le développement en France du courant réaliste. L'auteur de la Jeanne d'Arc, de l'Ophélie, du Père Jacques et même du Semeur de Metz va bien au-delà. C'est pourquoi nous avons conçu, avec l'assentiment de Serge Domini, un livre qui ne fût pas seulement consacré au « peintre des paysans », comme l'auraient souhaité certains historiens qui ne s'intéressent guère qu'à la signification sociologique.

En dépit de sa courte existence, Bastien-Lepage fut un grand maître. La dispersion précoce de ses grands tableaux de New York à Melbourne, de Tournai à Milwaukee, l'a trop souvent dissimulé. Il est temps de le désigner pour ce qu'il fut vraiment : un peintre de chefs-d'œuvre.



**Jacques Stella, 1596-1657**  
Jacques Thuillier  
Metz, Ed. Serge Domini, 2006.

Jacques Stella peut-il passer pour un peintre oublié ? Tout jeune encore, ce Lyonnais avait été pensionné par le grand duc de Florence. Il avait ensuite, vers 1623-1625, acquis une large

renommée à Rome et s'était vu inviter à la cour d'Espagne ; mais Richelieu avait pris soin de le retenir à la cour de France, Louis XIII l'avait logé au Louvre même et Anne d'Autriche avait fait de lui un chevalier de Saint Michel. La raison même de ce livre est de constituer enfin, en plus de 270 œuvres reproduites, la première monographie jamais consacrée au peintre.



## La transition entre l'empire achéménide et les royaumes hellénistiques

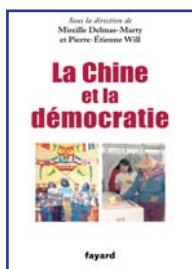
Sous la direction de Pierre Briant et Francis Joannès

Actes du colloque organisé par la chaire d'Histoire et civilisation du monde achéménide et de l'empire d'Alexandre et le Réseau international d'études et de recherches achéménides (GDR 2538 CNRS), 22-23 novembre 2004. Coll. Persika. Paris, Éditions de Boccard, 2006

Même si, pendant trop longtemps, les spécialistes du Moyen-Orient ancien n'ont pas accordé une attention prioritaire à des périodes qualifiées traditionnellement de « tardives », la problématique du *continuity and change* entre l'empire achéménide et les royaumes hellénistiques a une déjà longue histoire. La discussion sur le passage de l'achéménide à l'hellénistique a pris un nouvel essor et une signification neuve à partir du moment où l'on a mis en commun documents et réflexions. Lors du colloque de Paris en 2004, l'espace-temps défini – deux décennies avant et après Alexandre – correspond à la chronologie de plusieurs corpus, qui ne s'arrêtent ni ne commencent brutalement avec la conquête d'Alexandre, qu'il s'agisse de l'Égypte, de l'Idumée, de la Babylonie ou encore de la

Bactriane ; par ailleurs, vingt ans environ après la disparition d'Alexandre, on peut entrevoir à la fois les traces des héritages achéménides, et la mise en place des innovations, adaptations et bricolages introduits par la main-mise des Grecs et des Macédoniens sur les appareils d'État. Le choix d'une telle périodisation présente un autre avantage, très substantiel, c'est d'inscrire les conquêtes d'Alexandre dans un contexte plus vaste, et certainement plus susceptible d'en éclairer le sens et les implications.

Au total, le choix d'une période d'un demi-siècle, 350-300, est à même de permettre de définir et caractériser la « transition », terme qui exprime à la fois un constat de départ, ou une hypothèse de travail, et un programme de recherches. Telle qu'elle est conduite ici à travers une approche régionale, même sous une forme non exhaustive, l'évaluation globale de cette période historique charnière devrait contribuer à illustrer et à démontrer tout l'intérêt des approches multiples et des échanges entre spécialistes cherchant à échapper au cloisonnement de leurs disciplines.



## La Chine et la démocratie

### Tradition, droit, institutions

sous la direction de Mireille Delmas-Marty et Pierre-Étienne Will

Ouvrage subventionné par la Commission des publications du Collège de France Paris, Fayard, 2007.

Cet ouvrage, basé sur deux années de séminaire au Collège de France, se situe dans une perspective dynamique : partant des ressources politiques inhérentes à la société chinoise, il s'interroge sur la capacité de celle-ci à évoluer vers une démocratie dans le contexte économique et juridique nouveau qui résulte de la mondialisation.

Enraciné dans l'histoire de l'Empire et du premier XX<sup>e</sup> siècle, appuyé sur des recherches pour la plupart inédites, l'inventaire porte sur les institutions publiques et « civiles », les mentalités et les pratiques, les débats d'idées et les expériences. Il montre que la vision des réformateurs de la Chine républicaine, bien qu'influencée par l'Occident, était nourrie

d'une tradition juridique chinoise forte, et même « moderne » à certains égards.

Mais le retour actuel au droit, tel que l'analysent les dernières parties, ne suffit pas à garantir l'ouverture politique. Faut-il y voir une sorte de compensation illusoire, ou bien le détour par lequel pourrait émerger une nouvelle forme de citoyenneté ?

L'ambition des auteurs n'est ni de poser un diagnostic ni de faire des prévisions, mais d'éclairer un processus dont les racines remontent très loin et qui est encore inachevé.

Contributeurs :

Fiorella ALLIO, Stéphanie BALME, Michel BONNIN, Jérôme BOURGON, Jean-Pierre-CABESTAN, Anne CHENG, Yves CHEVRIER, Leila CHOUKROUNE, Mireille DELMAS-MARTY, LI Qnglan, Gunter SCHUBERT, SUN Ping, Joël THORAVAL, Pierre-Étienne WILL, Xiaohong XIAO-PLANES, ZHANG Lun, ZHANG Ning.

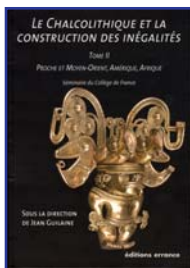




## Le chalcolithique et la construction des inégalités

Tome I : Le continent européen

Tome II : Proche et Moyen-Orient, Amérique, Afrique



Séminaire de la chaire des *Civilisations de l'Europe au Néolithique et à l'Âge du Bronze* au Collège de France.

sous la direction de Jean Guilaine  
Paris, Coll. Des Hesperides, Éd. Errance, 2007.

Période de transition entre la fin des temps néolithiques et les débuts de l'Âge du bronze, le Chalcolithique constitue, dans l'évolution des sociétés, une période essentielle marquée par diverses avancées techniques (la métallurgie, la roue, le chariot et le char, l'araire, la domestication du cheval dans l'ancien monde), des échanges organisés sur des espaces

toujours plus larges, un contexte architectural où l'ostentatoire s'affiche à côté de l'ordinaire, un poids grandissant d'idéologies au service de dominants.

Longtemps défini sur le seul critère de l'usage du cuivre, le concept de chalcolithique s'est par la suite étendu à la sphère du social. On le considère désormais comme une étape capitale dans la constitution d'élites à l'autorité fondée sur des réseaux d'alliances et/ou la guerre, l'hérédité, la maîtrise des circuits de distribution de matériaux recherchés ou de pièces exotiques. L'apparition d'inégalités sociales variant sensiblement selon les aires culturelles envisagées, les cas de figure analysés dans ce séminaire sont donc présentés en deux tomes distincts : Proche et Moyen-Orient, Amérique, Afrique d'un côté, continent européen de l'autre.

## Autres publications



### Gouverner la nature

Cahier dirigé par Adel Selmi et Vincent Hirtzel

Cahiers d'anthropologie sociale

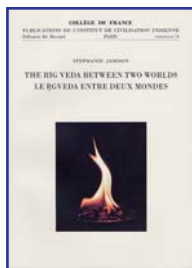
Sous le haut patronage de Claude Lévi-Strauss,  
Françoise Héritier et Nathan Wachtel

Ouvrage subventionné par la Commission  
des publications du Collège de France.

Paris, Éditions de L'Herne, 2007.

Le déséquilibre qui s'est instauré dans les rapports entre les humains et leur milieu naturel est sans doute une des préoccupations majeures de ces dernières décennies, qui ont vu l'essor d'une politique concertée, d'ampleur internationale, cherchant à minimiser les impacts négatifs des activités humaines sur l'environnement au moyen d'outils régulateurs de tous ordres. La multiplication des aires protégées et des parcs naturels, dans toutes les régions du globe, peut être tenue pour une des réalisations les plus tangibles de cette volonté générale de gouverner la nature en lui accordant le statut d'un bien à protéger.

Dans une perspective anthropologique, il apparaît cependant que les effets de ces instruments institutionnels vont bien au-delà de leur intention première. En effet, dans la plupart des cas, les parcs sont implantés dans des régions depuis longtemps habitées par des populations qui ne partagent pas la même conception de la « nature », et qui ne se plient pas aisément aux rapports de forces générés par la création de zones protégées. C'est à l'étude de cette interface que ce volume est consacré, à un gouvernement de la nature où la question centrale devient : qui entend protéger quoi, comment, et à quel titre ?



### The Rig-Veda between two worlds

Stephanie Jamison  
Publications de l'Institut de civilisation  
japonaise

Ouvrage subventionné par la Commission  
des publications du Collège de France  
Paris, Diffusion De Boccard, 2007.

Le Rig-Veda est à la jonction de deux mondes littéraires : il est l'héritier de la tradition indo-européenne de l'éloge poétique savant et hermétique, celle qui inspire par exemple les odes triomphales de Pindare, et en même temps le précurseur, pour le style et la conception de la poésie, du *kavya* indien qui s'épanouit au cours du 1<sup>er</sup> millénaire de n. è. seulement, près de 2000 ans après la date communément assignée à la composition du Rig-Veda. Dans ces conférences, M<sup>me</sup> Tamison

cherche à montrer la continuité entre la poésie orale indo-européenne et le Rig-Veda en ce qui concerne la fonction et la pratique de la poésie, la continuité aussi entre le Rig-Veda et le *kavya*, et en même temps la spécificité de la poétique du Rig-Veda, qui participe de ces deux mondes mais n'est identique à aucun des deux. Elle le fait en examinant successivement les catégories poète et poème et en analysant comment des recettes poétiques éprouvées peuvent néanmoins aboutir à créer une individualité poétique. La quatrième et dernière conférence dresse le tableau d'une possible histoire continuée de la composition de type védique dans la période « sombre » qui la sépare de sa réémergence sous la forme du *kavya*.



### Le concile de Lhasa

Une controverse sur le quiétisme entre  
bouddhistes de l'Inde et de la Chine au  
VIII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne

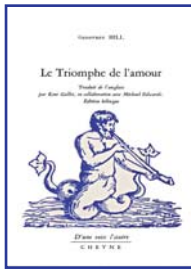
Paul Demiéville  
Bibliothèque de l'Institut des hautes études  
chinoises, vol. VII  
Ouvrage subventionné par la Commission  
des publications du Collège de France  
Institut des hautes études chinoises, Paris.

L'Institut des hautes études chinoises est heureux de pouvoir réimprimer *Le concile de Lhasa*, œuvre magnifique de celui qui a été le maître et ami de toute une génération de sinologues. Nous avons pu, pour cette réimpression, faire une centaine de corrections dans le texte et ajouter une page d'errata, grâce à un exemplaire de ce livre que Paul Demiéville a laissé à sa mort en 1979 et qui est actuellement déposé à la Société Asiatique à Paris. Cet exemplaire est relié avec ces pages intercalées contenant de très nombreuses notes et corrections. La fille de P. Demiéville, M<sup>me</sup> Jeanne-Marie Allier, qui nous a très aimablement confié cet exemplaire, nous signale qu'il y a environ trois cents notes manuscrites plus trois feuilles annexes couvertes d'annotations. Nous n'avons malheureusement pas pu tenir compte de ces notes qui sont surtout des renvois bibliographiques à des ouvrages (pour la plupart japonais) parus entre 1951 et 1976 et, à un moindre degré, des suppléments de

renseignements sur des sujets abordés dans le texte et dans les notes. [...]

Nous ne savons pas pourquoi Paul Demiéville n'a jamais écrit le second volume de « commentaire doctrinal » qu'il nous promet à la fin de son avant-propos (p. VIII), mais nous n'avons pas cru bon de modifier le titre original. P. Demiéville lui-même déclare, dans un article publié dans les *Essays on the history of Buddhism presented to Prof. Zenryû Tsukamoto* (Kyoto, 1961), p. 14, n. 67 (repris dans *Choix d'études bouddhiques*, Leiden, 1973, p. 333), qu'il aurait « mieux fait d'adopter le titre *Le concile du Tibet* ». Nous donnons le livre ici, exception faite des corrections mineures, dans sa forme originale. Nous espérons qu'il continuera à éblouir ses lecteurs, comme il nous a ébloui à sa parution en 1952, par son érudition encyclopédique sans pareil, par la subtilité et surtout la clarté des analyses de la doctrine bouddhique, et par les nombreuses discussions dans les notes sur des sujets précis (le port de la natte par les barbares, les relations entre la Chine et le Tibet, etc.) qui sont très souvent inégalées encore aujourd'hui.

Donald Holzman

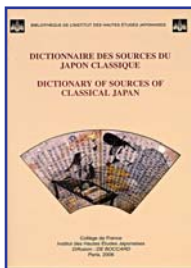


**Le Triomphe de l'amour**  
Geoffrey Hill  
Traduit de l'anglais par René Gallet,  
en collaboration avec Michael Edwards.  
Édition bilingue  
Paris, Ed. Cheyne, Coll. D'une voix  
l'autre, 2007.

Né en 1932, Geoffrey Hill s'inscrit dans la grande tradition poétique anglaise – celle de Pound ou d'Eliot – mais la refond aussi dans une écriture puissante, extraordinairement dense et allusive où résonne toute une part de la littérature mondiale. *Le Triomphe de l'amour*,

dont le titre évoque Pétrarque, est l'un de ses livres les plus marquants. On voit s'y rencontrer, dans une vaste polyphonie, l'expérience personnelle et l'histoire européenne la plus bruyante ou la plus sanglante. Contre la tyrannie doucereuse de la « communication », Geoffrey Hill cherche à redonner à la poésie une voix publique exigeante où la langue commune trouverait toute son énergie juste.

*Sois donc ce foyer de maigreur affamée  
cette bosse de douleur en gabardine  
qui trempe au gras du pavé sa barbe loqueteuse.*  
G. H.



**Dictionnaire des sources du Japon classique**  
Bibliothèque de l'Institut des hautes études japonaises  
Collège de France - Institut des hautes études japonaises  
Paris, de Boccard, 2006.

Le *Dictionnaire des sources du Japon classique* – *Dictionary of Sources of Classical Japan* – a été conçu pour guider les étudiants, les chercheurs et les personnes concernées par le Japon classique, dans l'univers des sources japonaises du VIII<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle, période qui recouvre les époques de Nara et de Heian (710-1192) ; il mentionne également des documents plus tardifs en rapport avec le Japon de ce temps. Cet ouvrage a été réalisé par une équipe composée de trente-cinq chercheurs spécialistes du Japon

ancien. Les responsables de l'édition se sont efforcés de rendre accessible un important corpus de documents dont la consultation est indispensable pour comprendre l'une des périodes les plus cruciales de l'histoire du Japon. Ce dictionnaire, qui se compose de quelque mille deux cents entrées, réunit dans un même volume des sources généralement dispersées entre différents domaines (art, histoire, médecine, musique, littérature, religion...). Pour chaque entrée, on trouvera une description du contenu de l'œuvre, ainsi que des informations bibliographiques sur les éditions et les traductions auxquelles elle a éventuellement donné lieu. Le *Dictionnaire des sources du Japon classique* est appelé à devenir un ouvrage de référence très précieux pour quiconque porte de l'intérêt au monde fascinant du Japon ancien.



**Le monde et les hommes**  
Selon les médecins de la Renaissance  
Ian Maclean  
Préface de Ian Hacking  
Paris, CNRS Éditions, 2007.

Quelle est la vision du monde des médecins universitaires du XVI<sup>e</sup> siècle, imbus d'une tradition de la médecine qui remonte à l'Antiquité ? Comment cette vision se rapporte-elle à l'épistémè de la similitude, propre selon Michel Foucault à la Renaissance ?

Cet ouvrage entreprend de répondre à ces questions en éclairant les concepts médicaux de la nature, de l'homme, de la santé, et de la maladie ; en examinant la logique des médecins, et leurs rapports quasi judiciaires sur les cas insolites (*mirabilia*) susceptibles de causer un scandale

public ; enfin, en étudiant leur doctrine des signes. Pour eux, la nature universelle et humaine est protéiforme et instable ; afin de l'analyser, ils emploient des instruments logiques dont ils reconnaissent l'imprécision foncière. Aux prises avec les signes qui les entourent – symptômes corporels, chiffres qu'on lit dans le grand livre de la nature, indices météorologiques, signatures, signes physiognomoniques – ils développent une sémiologie sophistiquée.

Cette étude révèle la finesse de ces esprits, leur jugement pour la plupart circonspect, leur logique souple, tout un ensemble d'instruments mentaux qui leur permettent de comprendre tant bien que mal le fonctionnement du monde et des hommes de leur temps ; image de l'activité mentale de cette époque qui contraste avec les conceptions de Foucault.

## DISPARITIONS



Pierre-Gilles de Gennes  
chaire de  
*Physique de  
la matière  
condensée*  
1971-2004

**Pierre-Gilles de Gennes** était un scientifique hors du commun, doué d'une imagination débordante, d'une curiosité intellectuelle insatiable, d'une intuition physique sûre et profonde qui lui permettait de pénétrer au cœur des phénomènes qu'il étudiait.

Tout au long de sa carrière scientifique, il n'a cessé d'explorer et de défricher des domaines de recherche nouveaux, des supraconducteurs au mécanisme de la mémoire en passant par les cristaux liquides, les polymères, les colloïdes, les gels, les bulles de savon, la vulcanisation. Dans chacun de ces domaines, il a apporté des contributions décisives, formé des équipes de chercheurs qui ont poursuivi et mené à bien les projets nouveaux qu'il avait initiés. À peine avait-il fondé les bases d'un champ

de recherches nouveau, qu'il s'intéressait à un autre sujet, avec toujours le même succès et la même créativité.

Pierre-Gilles de Gennes peut être considéré comme le fondateur de ce nouveau domaine de la physique et de la chimie qu'on appelle la « matière molle ». Il s'agit de systèmes, souvent fort complexes, dont l'étude scientifique semble au premier abord trop ardue, sinon impossible. Il a su les modéliser et en dégager les aspects essentiels qui permettent de comprendre leurs propriétés et de prévoir leur comportement dans des situations nouvelles. Il avait un talent incomparable pour imaginer de nouvelles applications sur lesquelles ces études fondamentales pouvaient déboucher : les écrans à cristaux liquides ou la solution des problèmes d'aquaplaning.

Il était aussi passionné par la réforme de l'enseignement scientifique. Il a su, à l'École de physique et chimie industrielles de la ville de Paris qu'il a dirigée pendant un temps, rénover l'enseignement qui y était dispensé et l'ouvrir avec succès vers d'autres domaines comme la biologie. Il a aussi consacré beaucoup de temps aux élèves des écoles, des lycées et collèges, essayant de leur présenter la science de manière simple et

compréhensible et de leur montrer à quel point elle pouvait être passionnante.

C'était un conférencier hors pair. Les cours qu'il a donnés pendant plus de 30 ans au Collège de France ont été suivis par une importante communauté de chercheurs et ont joué un rôle décisif pour structurer cette communauté et l'orienter vers de nouvelles voies. Le fait que le sujet de ces cours changeait chaque année, comme c'est la règle au Collège de France, a certainement contribué de manière importante à son désir d'aborder constamment des domaines nouveaux.

Sa disparition est ressentie cruellement dans le monde entier, et en particulier au Collège de France. Nous garderons de lui le souvenir d'un collègue chaleureux, cultivé, attentif aux développements nouveaux qui intervenaient dans toutes les disciplines. Sa grande simplicité et son sens de l'humour rendaient aisés les contacts et les échanges, toujours très enrichissants. Ses interventions en Assemblée étaient remarquables par leur clarté et leur pertinence. Nous penserons toujours à lui avec émotion et admiration. ■

*Pr Claude Cohen-Tannoudji*



François Morel  
chaire de  
*Physiologie  
Cellulaire*  
1967-1993

**François Morel** laisse le souvenir d'une œuvre originale et pionnière en physiologie rénale marquée par une démarche intellectuelle rigoureuse. Au début de sa carrière, il s'intéresse à l'équilibre hydro-minéral réglé par les phénomènes de transport des ions et de l'eau à travers les membranes cellulaires. Sa méthode a marqué ses élèves. Elle consiste à imaginer d'abord des méthodes originales permettant de chiffrer et d'enregistrer la cinétique des transports des électrolytes et de l'eau, en utilisant des isotopes radioactifs dont c'est l'une des

premières applications en biologie. Il analyse ensuite mathématiquement les résultats, les modélise et en tire les conclusions. Cette première ligne de recherche a été favorisée par son passage au Commissariat à l'énergie atomique et par sa fréquentation de R. Courrier et de F. Joliot-Curie au Collège de France.

La régulation par le rein de la composition du milieu intérieur pose un problème très complexe. Pour l'aborder, François Morel étudie les différentes entités qui composent le tube néphronique en analysant les caractéristiques de sécrétion et de réabsorption de l'eau et des électrolytes des différents segments du néphron. Il met au point la microdissection des néphrons ainsi que les micro-méthodes nécessaires à ces études. Il montre l'hétérogénéité fonctionnelle des différentes régions du tubule rénal en terme de transport hydrique et ionique, de métabolisme énergétique, d'activités enzymatiques et de réponse hormonale. Il établit ainsi avec son équipe la fonc-

tion physiologique de chacune des parties du néphron, étape indispensable pour intégrer la fonction globale du rein dans l'organisme.

François Morel s'est impliqué dans de nombreuses tâches intéressant l'orientation de la recherche scientifique de notre pays, en particulier la réforme des diplômes d'études approfondies (DEA) des scientifiques, des pharmaciens et des médecins (1984-1985).

Scientifique modeste, affable, prêt à rendre service et de haute tenue morale, François Morel a marqué toute une génération de scientifiques et de médecins qu'il a formée à une méthodologie rigoureuse et innovante au service d'idées et de concepts originaux. La communauté scientifique nationale et internationale perd l'un des pionniers de la physiologie rénale, et le Collège de France un ami. ■

*Pr Pierre Corvol*

## LES ORACLES CHALDAÏQUES : CONTEXTE, INTERPRÉTATION, RÉCEPTION

Colloque organisé par le  
Pr Michel Tardieu  
(Collège de France)  
15-18 novembre 2006

L'ouvrage de Hans Lewy *Chaldaean Oracles and Theurgy. Mysticism, Magic and Platonism in the later Roman Empire*, publié en 1956 et réédité par M. Tardieu en 1976, a apporté un important changement aux études sur les *Oracles Chaldaïques*.

À l'occasion du cinquantième anniversaire de la publication de cet ouvrage, le Pr Michel Tardieu (chaire d'Histoire des syncrétismes de la fin de l'Antiquité) et le Pr Helmut Seng (université de Constance) ont organisé, du 15 au 18 novembre 2006 à l'université de Constance en Allemagne, le premier colloque international consacré exclusivement aux *Oracles Chaldaïques*. Celui-ci a été réalisé grâce au soutien de la Fondation Hugot (Collège de France) et de la Deutschen Forschungsgemeinschaft (Allemagne).

Le titre retenu pour ce colloque, « Les Oracles Chaldaïques : contexte, interprétation, réception », visait à mettre en évidence les différents aspects de l'évolution de la recherche depuis H. Lewy. En effet, l'étude des *Oracles Chaldaïques* présente tout un éventail de difficultés. La première réside dans le fait que le contexte culturel qui a donné naissance à cette littérature est très diversifié et souvent insaisissable. Une autre importante difficulté tient à l'état fragmentaire dans lequel cette doctrine est parvenue jusqu'à nous, sa transmission s'étant réalisée par l'intermédiaire de multiples auteurs païens et

chrétiens de l'Antiquité tardive et du Moyen-Âge. Ajouter encore à cela l'obstacle proprement herménéutique : quel était le contenu originel des *Oracles* ? Comment distinguer leur pensée de l'exégèse propre à leurs citateurs ?

H. Lewy a été le premier à signaler ces problèmes. L'influence de son ouvrage sur la communauté scientifique internationale peut se mesurer à la participation à ce colloque. Dix-huit conférenciers, parmi lesquels des spécialistes confirmés mais aussi de jeunes chercheurs venus d'Allemagne, de France, d'Italie et des États-Unis, représentaient différents domaines de recherche : philosophie, théologie, philologie, histoire des idées et des doctrines. Pour valoriser la richesse linguistique des échanges, les communications ont été présentées et discutées en allemand, en français, en italien et en anglais, dans les trois sections dans lesquelles elles ont été regroupées.

Les travaux évoqués dans la première section ont abordé les problèmes concernant la systématisation des doctrines des *Oracles Chaldaïques* et certains aspects religieux et philosophiques de leur contexte culturel. La deuxième section portait plus spécifiquement sur l'étude détaillée d'expressions particulières.

Le colloque a été ouvert par une interrogation de première importance pour la détermination du contexte historique des *Oracles Chaldaïques* : y-a-t-il une véritable correspondance entre la présentation néoplatonicienne de ces *Oracles* et les images des « chaldéens » dans la littérature grecque et latine de

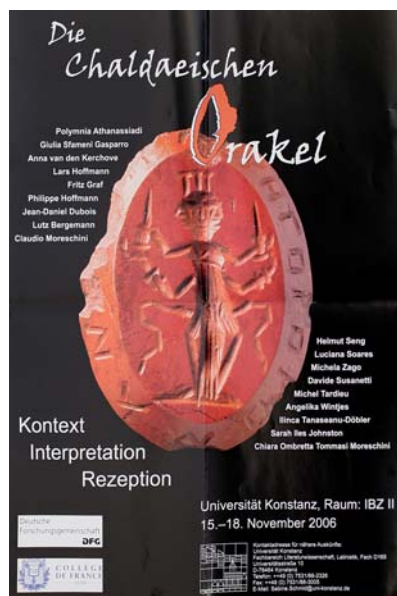
l'époque impériale ? M<sup>me</sup> Ilinca Tanaseanu-Döbler (université de Bayreuth) a démontré, par une analyse comparative de textes, la singularité des exposés néoplatoniciens. Ce constat a soulevé par conséquent de nombreuses questions sur la nature véritable des théories et des pratiques théurgiques attribuées aux *Oracles Chaldaïques* par la tradition néoplatonicienne. Le travail de M. Philippe Hoffmann (EPHE, V<sup>e</sup> Section) a également mis en lumière cette approche particulière de l'école néoplatonicienne en montrant la transformation, opérée par les auteurs néoplatoniciens, de la tétrade chaldaïque originale composée par les termes amour, vérité, foi et espérance (*eros, aletheia, pistis et elpis*) en une forme triadique, résultat de leurs contraintes exégétiques et de leur désir de concurrencer le christianisme et la triade paulinienne (foi, espérance et charité). De même, M<sup>me</sup> Angelika Wintjes (université d'Erlangen) s'est interrogée sur l'intérêt de Porphyre pour les oracles, dans la *Philosophia ex oraculis haurienda*. Elle en discerne trois raisons principales. Tout d'abord, parce que la pratique oraculaire permet de légitimer, par une révélation divine, les doctrines individuelles néoplatoniciennes, ensuite parce que cette pratique justifie la religion païenne et enfin, parce qu'elle fournit une méthode d'ascension de l'âme. M<sup>me</sup> Wintjes a en outre analysé quelques fragments de ce traité de Porphyre qui nous sont parvenus et, pour en justifier l'organisation, a écarté l'hypothèse qu'il soit composé d'autres parties aujourd'hui perdues.

Une autre question importante a été celle soulevée par Fritz Graf (université de l'Ohio) à propos de la tradi-

tion oraculaire véhiculée par la Théosophie de Tübingen, ouvrage composé au commencement du VI<sup>e</sup> siècle par un théologien anonyme pétri de culture grecque. Selon lui, les oracles décrits dans ce document n'offrent pas d'éléments suffisants pour être considérés comme authentiques. De ce fait, il serait hasardeux d'affirmer que les questions théologiques abstraites qui y figurent attestent un changement de la pratique oraculaire, comme pour la divination apollinienne connue à Didymes et à Claros. Ainsi, Fritz Graf suggère-t-il de les comprendre en tant que création littéraire. Autour de cette même problématique historique se sont parfaitement insérées les réflexions de M<sup>me</sup> Polymnia Athanassiadi (université d'Athènes), sur les questions relatives à l'établissement de l'autorité de Julien le théurge en tant qu'auteur chaldéen des *Oracles Chaldaïques*, et de M<sup>me</sup> Giulia Sfameni Gasparro (université de Messine), sur le bien-fondé en histoire des religions du concept de « monothéisme » pour définir la théologie des *Oracles*.

Le contexte philosophique des *Oracles Chaldaïques* a été exploré par M<sup>me</sup> Luciana Gabriela Soares Santoprete (ATER, Collège de France). Elle pense que Plotin, dans la discussion à propos de la détermination des premiers principes de la réalité dans le *Traité 30 (III, 8)*, se réfère au concept chaldaique de « amphistomos » (bi-face). Sa démonstration s'appuie pour cela sur l'arrière-plan polémique antignostique et anti-médioplatonicien dans lequel s'inscrit ce traité. Dans le même ordre d'idée, M. Jean-Daniel Dubois (EPHE, V<sup>e</sup> Section) aborde la question de la forme de la matière dans la démiurgie des gnostiques valentiniens et de ses liens supposés avec les *Oracles Chaldaïques* et les sources médioplatoniciennes. Par ailleurs, l'analyse lexicographique effectuée par H. Seng du terme « amphiphaes »

(partout visible) dans les traditions néoplatoniciennes tardive et byzantine a révélé que les cinq différentes significations de ce terme ont une filiation chaldéenne.



Affiche du colloque

Les pratiques rituelles des *Oracles Chaldaïques* ont aussi été comparées aux pratiques dans d'autres traditions. Pour Lutz Bergemann (université Humboldt) il existe une continuité entre les pratiques religieuses, notamment celles de l'incubation et de la photagogie, des présocratiques, des *Oracles* et de *Jamblique*. Pour parvenir à ce raisonnement, il s'est appuyé sur les théories de Peter Kingsley concernant la liaison entre les pratiques rituelles des pythagoriciens et la théurgie des néoplatoniciens tardifs. À la suite de quoi, M<sup>lle</sup> Anna Van den Kerchove (EPHE, V<sup>e</sup> Section) a relevé les points d'accord et les différences entre les modes de révélation dans les *Oracles* et dans les traités hermétiques et a développé leurs significations.

Le rôle central joué dans la théurgie des *Oracles Chaldaïques* par l'art téléstique, responsable de la purification de l'âme du théurge, a été signalé tout d'abord par la commu-

nication de M<sup>me</sup> Sarah Iles Johnston (université de l'Ohio) qui a insisté en particulier sur la pratique de l'animation des statues et de sa relation avec les concepts de *symbola* et de *sympatheia*. Puis M. Michel Tardieu a établi une comparaison des éditions successives du fragment chaldaique sur une pierre magique, dite *mnizouris*, et les commentaires y afférant. La nature et le rôle de cette pierre dans la pratique rituelle étaient de permettre au théurge de se protéger des démons terrestres, considérés comme puissances dangereuses, et ainsi de favoriser des apparitions divines. Enfin, M<sup>lle</sup> Michela Zago (ATER, Collège de France) a attiré l'attention sur la fonction des onomata barbara dans les pratiques magiques et religieuses attestées dans divers rites de l'Antiquité et dans la théurgie des *Oracles*, ainsi que sur la question de l'interdiction de changer les noms barbares employés dans les formules rituelles.

La troisième et dernière section a été consacrée à la réception des *Oracles Chaldaïques* entre le V<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècle. L'influence de la théurgie des *Oracles* et du néoplatonisme tardif sur certains aspects philosophiques et religieux dans la littérature païenne de Marziano Capella (auteur latin du V<sup>e</sup> siècle) tels que, entre autres, le parcours initiatique du personnage de Philologie dans le *De Nuptiis* et la prière et le culte au soleil, ont été analysés par M<sup>me</sup> Chiara Ombretta Tommasi Moreschini (université de Pise). En dépit de l'interdit qui frappait la pratique mantique et la connaissance des sciences occultes à l'époque byzantine, Lars Hoffmann (université de Mayence) signale de nombreuses références aux chaldéens chez différents auteurs byzantins dès la fin du IX<sup>e</sup> jusqu'au début du XIII<sup>e</sup> siècle, parmi lesquels Photius (patriarche de Constantinople au IX<sup>e</sup> siècle) et Nicéas d'Héraclée (diacre et didascale de la fin du XI<sup>e</sup> siècle). Les *Oracles*

*Chaldaïques* ont même été admis à la Renaissance italienne comme précurseurs de la théologie chrétienne « moderne » tel que l'a constaté M. Claudio Moreschini (université de Pise) en exposant la pensée du philosophe Marsile Ficin, d'Agostino Steuco di Gubbio dans son ouvrage *De perenni Philosophia* et de Francesco Patrizi dans *Nova de universis Philosophia*.

L'héritage des *Oracles Chaldaïques* est considérable y compris dans la poésie anglaise de William Butler Yeats et d'Ezra Pound. M. Davide Susanetti de l'université de Padoue a

pu y discerner quelques éléments qui suggèreraient la présence des *Oracles* et des mystères d'Éleusis.

Ces trois journées consacrées à l'étude des *Oracles Chaldaïques* ont mis en évidence une grande variété de thèmes de recherche et des perspectives renouvelées pour la méthodologie. Le colloque s'est achevé sur le vœu d'une nouvelle édition, augmentée d'autres fragments chaldaïques, où chacun d'entre eux serait accompagné d'une présentation approfondie de l'auteur qui le cite et du contexte spécifique dans lequel il est cité. Dans

cette perspective, les organisateurs envisagent une nouvelle rencontre après la publication des actes du colloque, prévue à la fin de cette année. ■

Luciana Gabriela Soares Santoprete  
ATER, Chaire d'Histoire des syncrétismes  
de la fin de l'Antiquité

## LES SEPTIÈMES JOURNÉES FRANCO-SYRIENNES AU COLLÈGE DE FRANCE

Colloque organisé par le  
Pr Jean-Marie Durand (Collège de  
France)  
23 mars 2007

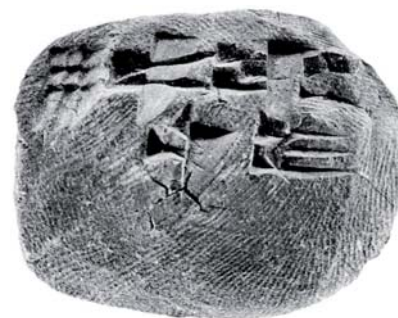
Jusqu'à il y a peu, les tablettes cunéiformes de Mari étaient conservées pour étude à Paris, soit celles qui étaient encore inédites. Leur publication a pu ainsi donner lieu, depuis 1982 où la direction de l'épigraphie mariote me fut confiée par Georges Dossin ainsi qu'à Dominique Charpin, à 10 volumes des Archives Royales de Mari, 9 des *Florilegium marianum* tandis que nous organisons 8 tomes de la revue *Mari, Annales de Recherches Interdisciplinaires*, en collaboration avec les archéologues du site de Mari. Un travail considérable d'études et de publications a ainsi été opéré créant une province francophone en assyriologie, un monde très sous influence de la recherche philologique allemande.

À partir de 1994 a été programmé le retour des documents, même inédits, en Syrie et l'opération s'est étalée jusqu'en 2004. En même

temps, s'est constitué un comité de coopération franco-syrien qui s'est donné pour tâche de faire connaître au public syrien les progrès accomplis dans la connaissance de l'histoire ancienne de son pays. En effet, la fouille de Mari au Tell Hariri, site où de sévères destructions ont été entrecoupées de remaniements internes très profonds, apporte de très intéressants renseignements sur l'histoire du site mais reste naturellement limitée à son propre horizon. Les tablettes de Mari, en revanche, ont l'intérêt de raconter tout le Proche-Orient de façon synchrone et cohérente à un moment clef, celui où la splendeur du III<sup>e</sup> millénaire n'est plus qu'un souvenir et où les nomades amorrites éprouvent de plus en plus la tentation de cesser leurs errances.

C'est, aussi, le moment où apparaissent dans toute leur diversité concrète les régions occidentales qui ne sont, sinon, documentées qu'à partir de l'époque moyenne, soit ce que l'on appelle l'âge d'El Amarna, le XIV<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Mais en ce début du II<sup>e</sup> millénaire

av. n. è., même des villes aussi importantes que Babylone, Ešnunna ou Aššur n'existent pour nous dans leur concret que d'après les récits qu'en ont faits les ambassadeurs mariotes.



Hazor 14

Tablette de Hazor (Hazor shakk)

La convention franco-syrienne concernant ces recherches historiques revient donc à mettre en commun les résultats obtenus par l'équipe de Mari et ceux de la Recherche syrienne, en l'occurrence, les fouilles conduites par la Direction Générale des Antiquités ainsi que les travaux des historiens de l'Université de Damas. Nous avons pu ainsi cette

année bénéficier de la présence du Dr. Bassam Jammous, Directeur Général des Antiquités, du Dr. Michel Al Maqdissi, Directeur des Fouilles, et du Dr. Fayçal Abdallah, Professeur à l'Université de Damas.

Cette année, c'était effectivement au tour de la partie française d'organiser la rencontre. Elle s'est opérée au Collège de France, grâce à la libéralité de notre administrateur le Pr. P. Corvol que nous remercions chaleureusement et à une généreuse subvention de la Fondation Hugot. Nous avons demandé de se joindre à nous à deux éminents chercheurs en archéologie syrienne, Paolo Matthiae de la Sapienza, que les professeurs du Collège de France venaient de coopter au COSS, ainsi que Harmut Kühne de la Freie Universität Berlin qui accomplissait alors un mois comme professeur invité au Collège de France. Le premier nous a parlé des derniers résultats de ses fouilles sur la prestigieuse Ebla et le second de celles qu'il a réalisées au Tell Sheh-Hamed sur le Habour.

En écho, le Dr. Michel Al Maqdissi fit un exposé sur ses travaux au tell Mischrifé, près de Homs, sur des chantiers du I<sup>er</sup> millénaire, époque où le site de ce qui fut Qatna, une des grandes capitales syriennes, est bien moins connu. Le Dr. Christophe Nicolle, du CNRS, fit le point sur le tell Mohammed Diyab, en Haute-Djéziré, dont il a pris la direction.

Le Dr. Fayçal Abdallah disserta sur le culte des pierres levées en Syrie et dans le monde arabe.

L'équipe des épigraphistes de Mari était composée, outre moi-même, de Dominique Charpin, Directeur à l'EPHE, avec une communication sur la diffusion de l'écriture en Occident avant l'adoption à Mari des critères de notation du pays d'Akkad (1780 av.) et une autre sur la documentation du palais de Mari sous le premier roi bédouin,

Yahdun-Lîm. Le Dr. Nele Ziegler exposa ensuite une partie de ses recherches novatrices sur l'histoire des femmes au Proche-Orient, à propos de leur rapport avec le monde de la guerre. Le Dr. Michaël Guichard, au terme de son habilitation, donna les premiers aperçus sur la correspondance inédite originaire de Nahur, siège du pouvoir mariote dans le Nord-Est.

Le Dr. Lionel Marti exposa, pour finir, les premiers résultats de ses fructueuses campagnes de collations sur les textes du Moyen-Euphrate à propos des archives cunéiformes du Tell Munbaqa.

Ces journées ont évidemment suscité l'intérêt d'une assistance fort nombreuse, en partie ceux qui suivent l'enseignement de la chaire d'Assyriologie au Collège de France, mais aussi les étudiants en épigraphie et archéologie du Proche-

Orient, français ou syriens ; on a accueilli avec plaisir plus particulièrement des chefs de mission en exercice qui avaient l'occasion d'écouter à Paris des informations nouvelles sur d'importantes fouilles de Syrie; on a eu aussi la visite d'anciens archéologues qui ont travaillé en Syrie, aujourd'hui à la retraite, mais désireux de ne pas se couper de l'information nouvelle.

Rendez-vous a naturellement été pris pour l'année prochaine à Damas ou une autre université syrienne, puisqu'en 2006 nous avons eu le plaisir d'être conviés à Alep. ■

*Pr. Jean-Marie Durand*



Site de Tell Sheh-Hamed



## CHRÉTIENS DU MONDE ARABE : HÉRITAGE ET AVENIR

Colloque organisé par le  
Pr Henry Laurens  
(Collège de France)  
12 mai 2007

Afin de mieux connaître les communautés chrétiennes présentes au Proche et au Moyen-Orient depuis les origines du christianisme et dans le but de mieux comprendre leur situation actuelle soumise aux nombreuses convulsions d'une région en ébullition, un colloque intitulé « Chrétiens du monde arabe : héritage et avenir » a été organisé au Collège de France. Cette journée, en collaboration avec la chaire d'Histoire du monde arabe contemporain, a été organisée par l'association des Amis de la Bibliothèque Orientale de Beyrouth, en partenariat avec *La Croix*, *Le Monde des Religions*, *les Cahiers de l'Orient* et France Culture. Longtemps influent dans la vie culturelle, sociale et politique du monde arabe, le christianisme proche oriental y dispose d'un patrimoine important. Michel Kubler, rédacteur en chef de *La Croix* aborde le thème de l'héritage du christianisme dans le Monde arabe en faisant un état des lieux de ses Églises, de ses rites et de ses acteurs. Son exposé est suivi par l'intervention de Samir Khalil Samir, fondateur et directeur du centre de documentation et de recherches arabes chrétiennes (CEDRAC) de Beyrouth. Samir Khalil Samir étudie

la singularité et l'héritage du christianisme arabe. May Seigneurie, directrice de la Bibliothèque Orientale de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, complète les deux interventions précédentes par une présentation de la Bibliothèque Orientale, exemple majeur du patri-



Pr Henry Laurens avec le père Samir Khalil Samir.

moine chrétien dans le monde arabe. Cette institution, haut lieu culturel, abrite, outre une bible syriaque du IX<sup>e</sup> siècle, d'importants manuscrits anciens, chrétiens et islamiques. Son exposé est suivi par un dialogue entre Samir Khalil Samir et le professeur Henry Laurens sur la contribution historique des chrétiens à l'évolution sociale et culturelle du monde arabe.

Au-delà de son héritage et de son patrimoine, c'est également de l'avenir du christianisme arabe dont il est question lors de cette importante manifestation présidée par Henry Laurens et Bruno Sion, vice-

recteur de l'Université Saint Joseph de Beyrouth. La deuxième partie de cette journée est consacrée aux questions relatives à la situation actuelle, au rôle et à l'avenir des chrétiens dans le monde arabe. De nombreuses personnalités compétentes y apportent leur concours : Annie Laurent, essayiste ; Robert Solé, écrivain et journaliste au *Monde* ; Geneviève Moll, écrivaine et journaliste à France Télévision ; Slimane Zeghidour, historien et journaliste à TV5 Monde, Joseph Yacoub, professeur à l'Université catholique de Lyon.

La journée se termine par un débat entre Jean-Marc Aveline, directeur de l'Institut catholique de la Méditerranée et Antoine Sfeir, directeur des *Cahiers de l'Orient*. Le débat aborde la question suivante : « Entre chrétiens du monde arabe et chrétiens d'Europe : quels apports, quelles attentes, quel avenir ? » Jean-Claude Petit, vice-président de l'association des Amis de la Bibliothèque Orientale clot la journée par une synthèse des actes.

Ce colloque constitue un véritable événement culturel. Il est aussi l'occasion de présenter très concrètement la Bibliothèque orientale de Beyrouth et ses projets au service du dialogue euroméditerranéen, et donc de la paix. ■



## COLLOQUE DU COLLÈGE DE FRANCE À BERLIN « LE NOUVEAU MONDE DE LA SANTÉ PUBLIQUE ET DE LA PRÉVENTION »

Le deuxième colloque du Collège de France à l'étranger a eu lieu à Berlin les 11 et 12 mai derniers. Il a été organisé en coopération avec l'Académie des sciences de Berlin-Brandenburg (*Berlin-Brandenburgische Akademie der Wissenschaften*) et la Charité, université de médecine de Berlin, et avec le soutien de l'ambassade de France, qui a permis la traduction simultanée du colloque en français et en allemand.

Le colloque a été introduit par S.E. Claude Martin, Ambassadeur de France, Pr Günter Stock, Président de la *Berlin-Brandenburgischen Akademie der Wissenschaften*, Pr Detlev Ganten, Président de la Charité et Pr Pierre Corvol, Administrateur du Collège de France.

Comme l'a expliqué Pierre Corvol, administrateur du Collège de France, ce colloque visait à engager un dialogue interdisciplinaire pour mieux comprendre l'importance et la complexité des questions que recouvre l'expression de « santé publique », ainsi que ses enjeux, aujourd'hui et pour les années à venir. Ce thème, très présent dans l'actualité, est extrêmement sensible en Allemagne : l'expression même de « santé publique » n'a pas d'équivalent en allemand (on utilise le terme anglais *public health*), les termes allemands conservant trop de connotations renvoyant au nazisme. Ce colloque a donc permis de rouvrir le débat sur les problèmes de santé publique en Allemagne dans des termes renouvelés. Il a marqué un tournant dans l'approche allemande de ces préoccupations puisqu'il a coïncidé avec l'annonce de la création en 2007, à

la Charité – université de médecine de Berlin partenaire du colloque – d'une nouvelle école pluridisciplinaire consacrée à la santé publique (« Berlin School of Public Health »).

La première session du colloque était consacrée aux leçons de l'histoire. Elle a été ouverte par Anne Fagot-Largeault (Collège de France), qui a présenté les étapes du développement de l'hygiène moderne (apparition progressive de la statistique sociale dès le XVI<sup>e</sup> siècle, des conseils de salubrité publique dans les grandes villes au XVIII<sup>e</sup> siècle et de l'enseignement de l'hygiène dans le cursus médical au XIX<sup>e</sup> siècle), son apogée au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle (l'administration, à travers lois et institutions, se veut alors l'instrument d'une politique d'hygiène scientifique) et son déclin dès le début du XX<sup>e</sup> siècle en raison des excès des hygiénistes, de la mise à l'écart des médecins au profit des scientifiques, et d'une insuffisante prise en considération des conflits d'intérêt inhérents à une véritable politique d'hygiène publique. Cette périodisation recoupe largement celles proposées par Patrice Bourdelais (Paris, EHESS) et Paul Unschuld (Berlin, Charité). Le premier a insisté sur la coïncidence des préoccupations de santé publique et de l'émergence de la citoyenneté et des idéaux des Lumières après la Révolution française, ainsi que sur l'importance des échanges intellectuels entre savants au XIX<sup>e</sup> siècle, qui explique en grande partie la simultanéité et la similitude des politiques de santé publique mises en place en Europe du Nord à cette époque. Paul Unschuld a mis en parallèle l'acmé des politiques de santé publique avec l'exigence, dès la fin du



Pr Pierre Corvol



Pr Detlev Ganten

XVIII<sup>e</sup> siècle, d'un état fort et donc sain (des hommes en bonne santé pour les manufactures et l'armée), et le déclin de celles-ci à une époque où ces contraintes sont moins prévalentes et où la santé, devenue l'affaire des individus, est surtout prise en charge par la médecine individuelle. Cependant, comme l'a soutenu Anne Fagot-Largeault dans sa conclusion, l'hygiène moderne n'a pas disparu : de nombreux signes témoignent aujourd'hui d'une renaissance des préoccupations de santé publique et d'une réhabilitation de la prévention, longtemps délaissée au profit des seuls soins curatifs.

Cette nécessité de donner une place plus grande à la prévention (à la « médecine publique », à côté de la « médecine individuelle », pour reprendre les mots de Paul Unschuld) est apparue clairement à travers l'étude de quatre cas particuliers qui constituait la deuxième session : les maladies cardio-vasculaires, les maladies infectieuses (la tuberculose

en particulier, qui, avec 15 000 nouveaux cas par jour, cause 2 millions de morts par an), le sida et l'obésité. Ce dernier exemple a permis à Arnaud Basdevant (université Paris VI) d'insister sur la complexité de la prévention, qui ne saurait consister seulement en appels à la responsabilité individuelle (nutrition saine et activité physique dans le cas de l'obésité), mais devait aussi concerner le cadre de vie environnemental, économique et social (par la construction d'équipements sportifs publics et de pistes cyclables par exemple, ou la lutte contre les discriminations sociales révélées par plusieurs enquêtes). Ce second aspect, plus indirect, des mesures de prévention, paraît être insuffisamment pris en compte par les politiques de prévention menées aujourd'hui, alors qu'il est démontré que les facteurs économiques jouent un rôle crucial dans le cas de l'obésité. On peut retenir par exemple que l'accès à une alimentation à teneur calorique

correcte est impossible pour des populations qui disposent de moins de 2,40 euros par jour – situation qui concerne plus de deux millions de nos concitoyens. Michel Kazatchkine (Directeur exécutif du Fonds mondial de lutte contre le sida, la tuberculose et le paludisme) et Stefan Kaufmann (Max-Planck Institut, Berlin), entre autres, ont souligné que la question économique est d'autant plus fondamentale, lorsqu'il s'agit de santé publique et de prévention, que les populations les plus concernées par les mesures à mettre en œuvre sont aussi les plus pauvres, à l'échelle des pays comme à l'échelle du monde. Ainsi, la recherche et la production de vaccins pour les trois épidémies majeures que sont le paludisme, le sida et la tuberculose – qui devraient être une priorité –, suscitent trop peu d'intérêt du côté des laboratoires pharmaceutiques.

La troisième session du colloque a donné lieu à des études comparées

des politiques de santé publiques et des institutions qui en sont chargées (entre pays européens ou entre l'Europe et d'autres pays), et à la manière d'aborder les enjeux nouveaux qui sont apparus ces dernières années. Didier Tabuteau (Paris, IEP) a évoqué par exemple le problème de la sécurité sanitaire, réapparu dans les années 90 lors des affaires du sang contaminé, et le rôle des agences (re)créées au moment de cette crise. Françoise Forette (Assistance publique des hôpitaux de Paris) a abordé la question de la longévité et montré l'enjeu que représentent le développement et la restructuration des services de gériatrie, si l'on veut éviter que le coût de la prise en charge de la dépendance des personnes âgées n'augmente en proportion du nombre (toujours croissant) de celles-ci.

La santé, bien public mondial ? C'est à cette question qu'ont tenté finalement de répondre les derniers



La conférence publique du 11 mai au soir a permis à des personnalités politiques françaises et allemandes de s'exprimer sur la question de la santé publique, en présence notamment de M<sup>me</sup> Katrin Lompscher, ministre allemande de la santé, de l'environnement et de la protection des consommateurs qui a fait une communication.

Une discussion sur le thème de la santé de la population des grandes agglomé-



Conférence publique

rations s'est ensuite engagée entre le Pr Didier Houssin, Directeur Général de la Santé (Paris), le Pr Dr. Reinhard Kurth, Président du *Robert Koch-Institut* (Berlin), le Pr Alfred Spira, Inserm U569, Hôpital du Kremlin Bicêtre (Paris), et le Pr Stefan Willich, Directeur de l'*Institut für Sozialmedizin, Epidemiologie und Gesundheitsökonomie, Charité – Universitätsmedizin* (Berlin).

orateurs, du point de vue de la politique (Bernhard Badura, Bielefeld), de l'économie (Roger Guesnerie, Collège de France), de la biologie (Philippe Kourilsky, Collège de France) et des problèmes de méthodologie (Karl Wegscheider, Hamburg). La santé – si difficile qu'il soit d'en donner une définition – apparaît en effet comme un bien au moins « collectif », qui concerne la collectivité et qui profite à tous en profitant à chacun. C'est vrai à l'échelle nationale, mais aussi à l'échelle mondiale à laquelle il faut raisonner aujourd'hui. Il reste donc beaucoup à faire pour lutter contre le « *gap* 90/10 », à savoir le fait que 90 % des financements bénéficient à 10 % de la population du globe. Outre les questions de financement, les intervenants ont également insisté sur la nécessité de renouveler les approches en matière de prévention, en particulier pour les pays en développement. Philippe Kourilsky, par exemple, a plaidé en faveur

d'une évaluation et d'une réforme des réglementations concernant les nouveaux médicaments, et pour la mise en place d'une véritable « science de terrain », qui permettrait une valorisation des expériences et connaissances accumulées par les acteurs de terrain.

Pierre Rosanvallon (Collège de France), organisateur scientifique du colloque, l'a clairement souligné en conclusion : les questions de prévention et de santé publique mettent en jeu des équilibres complexes (entre responsabilité individuelle et collective, efficacité à long terme et rentabilité à court terme, ou encore entre respect des libertés individuelles et aspects contraignants des mesures à adopter par exemple), qui obligent à une approche pluridisciplinaire – à l'image du colloque. La santé n'est pas simplement une question de physiologie : elle a, pour reprendre les mots de Pierre Rosanvallon, une « dimension de phénomène social total ».

Les conférences prononcées lors de ce colloque sont disponibles à l'écoute sur le site Internet du Collège de France ([www.college-de-france.fr](http://www.college-de-france.fr)) à la fois en français et en allemand. ■

*Céline Vautrin*



S.E. Claude Martin, Ambassadeur de France, le Pr Detlev Ganten, Président de la Charité et le Pr Pierre Corvol, Administrateur du Collège de France, à l'ambassade de France à Berlin.

Ce colloque été organisé conjointement par le Pr Pierre Rosanvallon, titulaire de la chaire d'Histoire moderne et contemporaine du politique, et par M. Detlev Ganten, Président de La Charité, université de Médecine à Berlin (Allemagne) et Président du COSS.

À l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle, les questions de santé publique sont au premier rang des inquiétudes des citoyens et des préoccupations des gouvernements. De nouvelles épidémies, comme celle du SIDA, de nouvelles menaces comme celle du SRAS sont en effet apparues. Des problèmes liés au mode de vie, comme celui de l'obésité, constituent aussi dorénavant des enjeux sanitaires majeurs d'un type inédit.

Se multiplient dans ces domaines les interrogations sur les conditions d'une gestion mondiale opératoire. Quelles institutions, quelles procédures, quels financements, quels droits faut-il en effet mettre en place pour être efficace

et réduire de trop criantes inégalités ? Au même titre que les questions de l'environnement et du climat, celles de la santé publique se trouvent au cœur des défis que doit relever la communauté des nations dans la période à venir. La gravité de la situation montre l'ampleur de la tâche qui reste à accomplir.

On ne pourra avancer pour relever ces défis sans avoir fait le bilan méthodique des actions de terrain déjà entreprises. La longue histoire de l'hygiénisme et de la gestion sanitaire des populations par les États est de son côté pleine d'enseignements et d'avertissements dont la mesure n'a pas toujours été prise. Les termes mêmes de l'appréhension de ces questions, comme la redéfinition de la santé publique en tant que bien collectif global, doivent également être repensés.

Au carrefour de la science et de l'action, de l'économie et de la politique, des interventions publiques nationales et de l'action internationale, la maîtrise des problèmes de santé publique requiert



C. Mantel et le Pr P. Rosanvallon

d'abord une réflexion conjointe des différentes catégories de spécialistes trop peu souvent invités à travailler ensemble. C'est le but de ce colloque que d'avancer dans cette voie en réunissant les meilleurs professionnels et les principaux décideurs français et allemands de ces questions. Biologistes et médecins, historiens, philosophes et économistes, responsables d'agences publiques nationales et internationales vont travailler ensemble pendant ces deux journées pour explorer « le nouveau monde de la santé publique et de la prévention ».

Pr Pierre Rosanvallon

Credits photographiques pp. 35-38 : Berlin-Brandenburgische Akademie der Wissenschaften / A. Schaeffgen.

PROGRAMME

Vendredi 11 mai 2007

**Les leçons de l'histoire**

Pr Anne Fagot-Largeault, Paris, Collège de France

De l'hygiène publique à la santé publique

Pr Patrice Bourdelais, Paris, EHESS

La santé publique, terrain du progrès et enjeu de la citoyenneté (XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)

Pr Paul U. Unschuld, MPH, Direktor, Horst-Görtz-Institut für die Theorie, Geschichte und Ethik Chinesischer Lebenswissenschaften, Charité

La perception politique de la santé publique - une perspective historique

Dr Carsten Mantel, MPH, Leiter, International Health Programm, Institut für Tropenmedizin, Charité

De la santé publique à la santé internationale et globale

**Révolutions et enjeux contemporains : études de cas**

Pr Rainer Dietz, Charité, Berlin ; Mitglied der BBAW  
Maladies cardio-vasculaires

Pr Stefan Kaufmann, Max-Planck Institut für Infektionsbiologie, Berlin ; Mitglied der BBAW

Maladies infectieuses : tuberculose

Pr Arnaud Basdevant, Paris, Université Paris VI

L'obésité, nouvel enjeu des politiques publiques

Pr Michel Kazatchkine, Directeur executif du Fonds mondial de lutte contre le sida, la tuberculose et le paludisme

La question du SIDA

Samedi 12 mai 2007

**Les institutions de gestion de la santé publique : une approche comparée**

Pr Didier Tabuteau, Paris, Institut d'Études Politiques de Paris

La sécurité sanitaire, réforme institutionnelle ou résurgence des politiques de santé publique ?

Pr Reinhard Busse, MPH, Berlin

Perspective européenne comparée des systèmes de santé et des assurances sociales

Pr Françoise Forette, Paris, Assistance Publique Hôpitaux de Paris

Les enjeux de la longévité

Pr Adelheid Kuhlmeier, Charité

Évolution démographique, les nouveaux enjeux et les exigences institutionnelles

**La santé, bien public mondial ?**

Pr Bernhard Badura, Bielefeld

Dimension politique de la santé publique

Pr Roger Guesnerie, Paris, Collège de France

Les biens publics mondiaux – point de vue économiste

Pr Philippe Kourilsky, Paris, Collège de France

Sciences et Actions de Terrain

Pr Karl Wegscheider, Hamburg

Défis méthodologiques dans la santé publique

## AUTRES MANIFESTATIONS

LES PHILOSOPHES DES SCIENCES ET  
LES SECRETS DE LA NATURE

Pr Ian Hacking

Ce texte est la traduction presque intégrale du discours donné par le Pr Ian Hacking à l'université de Cordoba (Argentine), le 14 mars 2007, à l'occasion de la remise du doctorat *honoris causa* qui lui a été attribué par cette université.

« On m'avait suggéré de parler de ce que font aujourd'hui les philosophes des sciences : je vais m'interroger aussi sur ce qu'ils ne font pas.

Il y a de cela environ 40 ans, une curieuse gravure a attiré l'attention de Pierre Hadot, professeur au Collège de France et spécialiste du néo-platonisme. Elle représente une scène intrigante. Un homme nu portant une lyre soulève le voile recouvrant une déesse d'allure égyptienne et pourvue d'un grand nombre de seins. Il s'agit d'Artémis. À ses pieds, un volume du traité de Goethe, *La métamorphose des plantes*.

C'est Alexander von Humboldt qui l'a fait graver en 1807 pour sa *Géographie des plantes*. Comme on le sait, notre compréhension de la vie a été transformée radicalement par les voyages en Amérique du Sud de deux grands naturalistes européens : Charles Darwin, bien sûr, mais égale-

ment Humboldt, auquel Darwin vouait la plus haute estime. Goethe fut ravi lorsque le grand savant lui fit présent de son livre. Dans une lettre, il écrivit que c'était " une illustration flatteuse qui implique que la poésie elle aussi pourrait soulever le voile de la nature ".

Soulever le voile de la nature ? C'est le thème sur lequel Pierre Hadot a médité pendant des décennies, pour publier finalement, en 2004, *Le voile d'Isis, essai sur l'histoire de l'idée de nature* (Paris, Gallimard). La version anglaise est parue en 2006, et une traduction espagnole devrait suivre bientôt. C'est une réflexion passionnante sur l'idée que la nature a des secrets, qui peuvent être découverts (ou non) par différents moyens, dont les sciences. Nous, les philosophes des sciences, nous avons tendance à nous spécialiser dans certaines disciplines, ou à nous concentrer sur des questions concernant des types particuliers de recherches scientifiques. C'est pourquoi j'ai pensé qu'il ne serait pas inutile de nous interroger sur notre rapport avec la nature elle-même.

Qu'est-ce donc que la nature ? C'est exactement la question que posait au tout début de la science moderne Robert Boyle, un des premiers grands expérimentateurs. Son petit opuscule de 1686<sup>(1)</sup>, sur *l'idée communément reçue de la nature*, recensait pas moins de huit significations de ce mot. Boyle suggérait de tout jeter. Personne n'en a tenu compte. Et pour cause : la nature est trop profondément ancrée dans notre rapport au monde.

La nature en impose. La nature est la douceur même. La nature est terrifiante. La nature est féminine. La

nature, c'est ce que les choses doivent être, une valeur positive, et ce qui naturel est bon. La nature est plus cruelle encore que l'homme, de sorte que dès sa naissance, l'humanité a dû se protéger des forces de la nature. Par-dessus tout, la nature est autre que nous – à ceci près que nous en faisons partie.

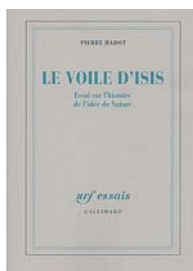
Et la nature a des secrets. La plupart des métaphores disparaissent au cours d'une vie. On en oublie les ressorts et elles deviennent littérales ou se perdent. Combien de temps une métaphore peut-elle rester vivante ? Le livre de Pierre Hadot parvient à rendre passionnant le sort de cette simple phrase : la Nature aime à se cacher. C'est une mauvaise traduction d'un fragment que nous a laissé Héraclite il y a quelques 2500 ans. Comme Pierre Hadot se plaît à le dire, " écrire l'histoire de la pensée, c'est parfois écrire l'histoire d'une suite de contresens ".

L'adage selon lequel la nature aime à se cacher, est toujours vivace et se porte bien. Pour preuve, les propos de Steve Chu, un physicien, en 1994 : " Je prends le pari que la nature nous cache la condensation de Bose. Elle a fait du bon travail ces quinze dernières années. " La condensation de Bose est un phénomène étrange qui se produit lorsqu'on plonge certains atomes particuliers dans un froid très intense, l'ultrafroid, tout près du zéro absolu. Einstein avait prévu ce phénomène en 1925, mais personne n'est parvenu à le produire avant 1995 (pari perdu, pour Chu.) En 1997, Chu a été co-lauréat d'un prix Nobel, avec William Phillips et Claude Cohen-Tannoudji, un collègue de Pierre Hadot, pour la mise au point d'une technique nécessaire à la réalisation de ces étranges conden-

1. R. Boyle, *A Free Inquiry into the Vulgarly Received Notion of Nature*, 1686.

sats (l'utilisation de faisceaux laser pour refroidir les atomes). Les chercheurs qui sont finalement parvenus à produire les condensats ont obtenu eux aussi un Nobel, en 2001.

Or que voit-on au dos de la médaille d'or qu'on a remis à ces physiciens avec leur prix Nobel de physique et chimie ? Une gravure représentant la Nature. L'Académie suédoise la décrit comme une déesse présentant les traits d'Isis. Un jeune homme dévêtu, le génie de la science, est en train de la dévoiler. Il la découvre avec tous ses secrets, y compris ses seins. J'ai noté que certains lauréats du prix Nobel de physique et chimie sont étonnés, ou même scandalisés, lorsqu'on les invite à regarder l'image gravée au dos de leur médaille. Il semble qu'ils n'aient jamais remarqué la femme qu'on déshabille.



Dans le livre de Pierre Hadot figurent une vingtaine de planches reproduisant des images de ce genre – souvent moins pudiques que celles de la médaille Nobel – qui émaillent toute l'histoire de la science moderne. À commencer par les gravures illustrant des livres de Leeuwenhoek, grand pionnier du microscope.

Héraclite, chez les anciens, était appelé “ l'obscur ”. Personne ne sait quel sens avait *pour lui* cette phrase quand il l'a écrite. Hadot rappelle plusieurs interprétations, sa préférence va à une version peu spectaculaire : l'idée que ce qui fait naître tend à faire mourir, ou que ce qui est né veut mourir. C'est seulement beaucoup plus tard que l'on trouve “ la Nature aime à se cacher ”.

Le mot grec que nous traduisons par nature – *phusis* (qui a donné le mot “ physique ”) a connu des évolutions qui nous échappent en grande partie.



Pr Pierre Hadot

Du temps d'Héraclite, nous enseigne Pierre Hadot, la nature était la nature *de*. La nature d'une chose était d'une part le processus de sa genèse, de son apparition ou de sa croissance – d'où son interprétation de la formule. D'autre part, elle désignait la “ constitution, ou nature propre ” d'une chose. Cette acception fait toujours partie des significations du mot aujourd'hui, et elle est le fondement du concept d'essence dans la philosophie antique. Mais quand la nature a cessé d'être *nature* de pour devenir la nature dans l'absolu, on s'est mis à parler beaucoup plus de ses secrets. Personnifiée, elle pouvait avoir des secrets, comme dans l'hymne orphique, “ ô nature, déesse mère de toutes choses, mère aux innombrables ruses ”. Dame Nature entre en scène, mais toujours dans le rôle d'une divinité.

Qui est qui dans les images de la Nature ? Isis est d'abord une déesse égyptienne. Puis elle s'identifie à Artémis d'éphèse. La nature est génitrice, c'est pourquoi les égyptiens l'ont pourvue de nombreux seins, afin qu'elle puisse allaiter ses créatures. Ou peut-être pas, si comme on a pu le soutenir, les statues portaient plutôt des testicules de taureau – offrandes mâles à la déesse qui crée ? Dans la version d'éphèse, ce sont clairement

des seins – six au moins – et dans cet équipage, elle fait son entrée dans le monde moderne. Mais par la grâce de la maxime d'Héraclite, elle est voilée.

Politiquement, la nature est aujourd'hui plus vivante qu'elle l'a jamais été, au moment précis où nous commençons à nous inquiéter que la technologie ne l'ait irrévocablement détruite, où se tiennent des débats sur les organismes génétiquement modifiés, sur le climat que nous avons modifié à nos risques et périls, ou simplement sur la taille des surfaces à affecter à ce que nous appelons des réserves naturelles. La rhétorique de la nature est plus opérante que jamais. Hadot nous donne quelques unes des raisons qui expliquent ce phénomène.

Il y a deux attitudes dominantes vis-à-vis de la nature : “ prométhéenne ” et “ orphique ”.

Zeus, on s'en souvient, irrité de l'arrogance croissante des hommes, voulut leur interdire la connaissance du feu. Prométhée le lui déroba par la ruse et livra à l'industrie humaine l'un des secrets de la nature. On voit ici à l'œuvre tout un ensemble de métaphores. Il faut soutirer à la nature ses “ secrets ”. Le modèle initial n'est pas le laboratoire mais la loi. La nature doit comparaître devant un tribunal et être jugée. Dans les procès, on pouvait soumettre l'accusé à la question. Ses secrets, il faut les extorquer à la nature. Le grand prophète du XVII<sup>e</sup> siècle était Francis Bacon, chantre de la torture, mais aussi de la domination. “ Je suis venu en vérité pour vous guider vers la Nature et tous ses enfants, pour l'attacher à votre service et en faire votre esclave.<sup>(2)</sup> ”

Notre civilisation actuelle est fondée sur l'utilisation de “ procédés techniques pour arracher à la Nature ses secrets afin de la dominer et l'exploiter ”, écrit Pierre Hadot. Mais il souligne également qu'il y a eu des

2. Francis Bacon, *Temporus partis masculus* [c. 1610]. In B. Farrington, *Temporus partis masculus: An untranslated writing of Francis Bacon, Centaurus* 1 (1951): 193-205.

préfigurations très claires du programme de Bacon dans l'Antiquité, dès la fin du III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Il cite un long passage dans lequel deux thèmes ressortent clairement : tout ce qui arrive d'une manière contraire à la nature est produit par la technologie ou la technique humaine (*techne*) ; la partie de la technologie qui est requise pour surmonter les difficultés est la ruse.

Les mots grecs qui sont ici traduits par " ruse " ne sont autres que les ancêtres de notre mot " mécanique ". Il est juste de penser qu'une grande part de la science de laboratoire relève de la ruse, d'une habileté artificieuse, ce qui ne diminue en rien sa valeur. Ce discours sur la ruse date de 200 ans avant J.-C. Il a fallu attendre plus de dix-huit siècles pour que la mécanique en fasse revivre l'héritage à sa façon, non seulement au moyen des machines mais également au travers de ce que les physiciens continuent d'appeler la mécanique galiléenne, la mécanique newtonienne, la mécanique classique.

La *physis* du vingtième siècle, c'est la mécanique quantique. Ces prix Nobel, que nous avons mentionnés, récompensaient l'invention de nouvelles techniques pour ruser avec la nature – aucun autre mot ne fera mieux l'affaire – : des ruses quantiques pour refroidir les atomes presque jusqu'au zéro absolu dans un vide presque complet. Prométhée avait dérobé le feu pour nous réchauffer et cuire les aliments ; nous avons fini par dérober l'ultrafroid.

Mais il y a aussi l'autre attitude vis-à-vis de la nature, celle que Hadot nomme orphique : celle, si l'on veut, des poètes, qui ont droit eux aussi à leurs lauriers. L'attitude orphique, écrit Pierre Hadot, " pénètre les secrets de la nature ", non pas " par la violence, mais par la mélodie, le rythme et l'harmonie ". Elle est inspirée " par le respect devant le mystère et par le désintéressement ". Léonard de Vinci lui paraît à la fois prométhéen et orphique. J'en dirais autant de beau-

coup des scientifiques actuels pour lesquels j'ai le plus d'estime, y compris ceux qui sont les plus roués dans l'usage de la ruse. Hadot prend pour exemple François Jacob, son contemporain et son collègue. Il aime cette remarque de François Jacob opposant à Jacques Monod – qui voulait que la vie, comme produit de la sélection naturelle, se montre logique, cartésienne, rationnelle, capable de résoudre efficacement les problèmes – son idée de la nature, qu'il voyait plutôt, selon ses propres termes délicieusement sexistes, comme " une assez bonne fille. Généreuse, mais un peu sale. Un peu brouillonne, travaillant au coup par coup. Faisant ce qu'elle pouvait avec ce qu'elle trouvait. " Une Nature joueuse, joyeuse.

" La poésie pourrait, elle aussi, soulever le voile de la nature " avait dit Goethe en recevant le présent de von Humboldt. Mais on a tendance à oublier que Goethe n'était pas seulement poète : il avait aussi des idées très fortes sur la plupart des sciences, sur les plantes, l'origine de la terre, la lumière. C'était un collectionneur obsessionnel de spécimens géologiques – si vous voulez lui faire plaisir, disait-on du vieil homme, faites-lui cadeau d'un nouvel échantillon de roche. Il détestait profondément Newton. Newton avait fait une chose innommable : il avait torturé la lumière en la décomposant en couleurs avec son fichu prisme (que la Nature en fasse autant avec des gouttes de pluie semble ne pas avoir soulevé d'objection).

En 1790, Goethe publia un opuscule portant un titre très long et que l'on désigne simplement comme *La métamorphose des plantes*. C'est le point culminant d'une suite d'observations et d'émerveillements qui avait commencé lors du voyage en Italie, où s'était imposée à lui l'idée qu'il avait dû y avoir une plante originaire, qu'il appelait l'*Urpflanz*. Certains lecteurs y ont vu une grandiose préfiguration de la pensée évolutionniste. À vrai dire, c'est pour le moins confus : Goethe aurait détesté la sélection naturelle

autant qu'il détestait les tortures infligées aux couleurs par Newton. Pourtant il y a dans *La métamorphose des plantes* une extraordinaire " intuition de l'organisme ".

Goethe pensait que la Nature a des secrets, mais non qu'elle est voilée. Ce sont nos yeux qui portent des ceillères, nous qui sommes incapables de voir ce qu'elle nous montre sans réserve. Tout ce qui est à l'intérieur est également à l'extérieur : intérieur et extérieur ne font qu'un pour celui qui sait voir, c'est ce que dit Goethe dans un court poème, *Epirrhema*. Il a écrit en effet vers 1798 un merveilleux poème d'amour de deux pages, *La métamorphose des plantes*, empreint d'une joie qui condense l'émotion contenue dans le traité botanique du même nom. Le poème commence d'ailleurs par s'amuser de ceux qui cherchent des secrets à l'intérieur de la nature, mais aussi de la nomenclature de Linné. L'un des messages est : ne classifiez pas, regardez !

La formule antique, " la nature aime à se cacher ", pourrait être l'emblème de la vie elle-même, en perpétuelle mutation, en évolution, au sens toujours changeant. Parfaite, parce que les mutations elles-mêmes – c'est du moins ce qu'on enseigne – sont souvent simplement de fausses interprétations, des erreurs de transcription du code. Hadot nous entraîne jusqu'à une ultime lecture orphique faussée, jusqu'à Heidegger et à l'effroi. L'angoisse transparait dans les titres de Sartre, *L'être et le néant*, d'une part, et *La nausée* de l'autre. (Les deux œuvres sont évoquées à la fin du livre de Hadot.) Comment peut-il y avoir de l'être ? Certains scolastiques ont soutenu que Dieu devait créer chaque chose, chaque instant, pour que tout continue. Dans l'existentialisme, cette idée engendre crainte et tremblement, mais aussi une sorte de haine de soi.

Pourtant, même là, il y a un jeu étrange entre le prométhéen et l'orphique. Il peut y avoir une réponse de physicien face aux merveilles (ou à la terreur) de l'existence, et je ne parle pas du tout du



Big Bang qu'on nous a tant vanté, qui serait le début de tout. Ce qu'on peut imaginer de plus proche du néant, c'est un vide à zéro degrés Kelvin. En mécanique classique, c'est là qu'il ne se produit rien. Et c'est là que réside l'un des plus étonnants paradoxes de la mécanique quantique. Un vide dans le froid absolu bouillonne d'activité quantique. On pense actuellement qu'en explorant, au moyen d'artifices techniques stupéfiants, le quasi-vide à presque zéro degrés, on pourrait découvrir des vérités fondamentales sur les forces élémentaires de la nature. Et on en apprendrait alors davantage sur l'être et le néant que ne l'auraient rêvé les philosophes. La nature aurait-elle pu trouver endroit plus fabuleux pour cacher ses secrets les plus profonds qu'un vide parfait dans le froid absolu ?

C'est précisément dans cette opposition entre l'orphique et le prométhéen que naît l'incompréhension entre ceux qui aiment le travail scientifique et ceux qui le craignent. On a parlé, il y a quelques années, de " guerre culturelle " entre les humanités et la culture scientifique, comme s'il s'agissait d'un

événement des années 90. Dans les années 60, il y a avait eu C.P. Snow et *Les deux cultures*. Hadot nous invite à une réflexion plus profonde. Les enfants dès leurs premières années, et l'humanité depuis sa naissance, tous aiment intervenir sur ce qu'ils trouvent dans la nature et le modifier. Nous, humains, nous sommes prométhéens, cela fait partie de notre nature. Mais nous sommes également l'animal étonné, empli de crainte, et qui en même temps perçoit la beauté et y voit une autre forme de secret de la nature. Les lecteurs de Snow pensent qu'il faut des " ponts " entre les deux, mais n'est pas ce que nous voulons. Nous voulons prendre acte des deux parties de notre nature : la ruse qui change la nature, et la poésie qui en fait une expérience de vie. Au poète de respecter l'expérimentateur et sa la manière infiniment subtile de ruser avec la nature ; à l'expérimentateur de s'émerveiller, tout simplement, de ce qui lui est donné à voir.

Lisant Hadot, on se retrouve en compagnie d'un sage Grec, d'un païen, d'un philosophe qui pense qu'un des

rôles de la philosophie est d'apprendre à vivre<sup>(3)</sup>. Païen ? Le monothéisme a été si triomphant que nous avons tout oublié des païens. Hadot évoque un préfet païen de Rome, dont il aimerait voir les paroles écrites en lettres d'or " sur les églises, les synagogues, les mosquées, les temples ". L'homme fut révolté quand un empereur chrétien voulut retirer du Sénat romain l'autel de la Victoire : " Nous contemplons les mêmes astres, le ciel nous est commun, le même monde nous enveloppe. Qu'importe la voie de sagesse dans laquelle chacun cherche la vérité ? ". Elle importe, en vérité. D'un côté, il y a ceux qui font de certaines parties de la nature des modèles mathématiques, et ont recours à des ruses dans le but de la transformer, à la fois pour la comprendre et pour l'exploiter. Ils suivent une voie : c'est leur manière de révéler les secrets de la nature. De leur côté, les poètes et les sages en ont une autre. Chacune mène à une forme de sagesse. Il incombe au sage, quel que soit son choix, de respecter la sagesse de l'autre et de veiller à la préserver de l'erreur, la dangereuse erreur. » ■

Pr Ian Hacking  
Traduction Marc Kirsch

3. Cf. par exemple, *La philosophie comme manière de vivre*, Paris, Albin Michel, 2001 ; et *Exercices spirituels et philosophie antique*, nouv. éd. Albin Michel, 2002. Cf. également, *Qu'est-ce que la philosophie antique*, Paris, Gallimard, 1995.

## FRANCE CULTURE AU COLLÈGE DE FRANCE



Le 7 mars dernier, France Culture a installé ses studios au Collège de France et a diffusé en direct et en public les émissions de la journée. L'objectif de cette opération était de porter un regard sur l'institution, ses rouages et son apport à la réflexion sur les grands débats de société.

1. **Les matins**, A. Baddou avec les Prs P. Corvol, M. Fumaroli et P. Rosanvallon
2. **La Fabrique de l'Histoire**, E. Laurentin avec le Pr J. Glowinski et M.-R. Cazabon, conservatrice
3. **Les Chemins de la connaissance**, J. Munier avec le Pr C. Ossola
4. **Tout arrive**, A. Laporte avec les Prs A. Compagnon, P. Dusapin, P. Kourilsky, M. Zink et A. Téchiné, cinéaste
5. **Planète terre**, S. Kahn avec le Pr R. Guesnerie
6. **Continent sciences**, S. Deligeorges avec le Pr J. Bouveresse
7. **Du grain à moudre**, J. Clarini et B. Couturier avec les Prs S. Haroche, J.-C. Yoccoz et H. Chneiweiss, directeur de recherche au CNRS

## LA DANGEREUSE DÉRIVE DES MUSÉES

Roland Recht  
 Professeur au Collège de France  
 titulaire de la chaire de  
*Histoire de l'art européen  
 médiéval et moderne*  
 depuis 2001.



Dans une page *Débats* du journal *Le Monde* du 13 décembre 2006, Françoise Cachin, directeur honoraire des musées de France et du musée d'Orsay, Jean Clair, ancien directeur du musée Picasso et moi-même, avons publié un article intitulé « Les musées ne sont pas à vendre ». Il s'agissait de dénoncer l'incroyable dérive de l'État qui s'engage à prêter l'enseigne Louvre comme une marque, ainsi que des œuvres par centaines prélevées sur les collections des grands musées nationaux durant les vingt prochaines années, le tout contre une somme d'un milliard d'euros. La revue en ligne *tribunedelart.fr* a ouvert une pétition prenant notre texte comme manifeste et celle-ci a recueilli plus de 4600 signatures. Ce mouvement de protestation des milieux professionnels s'est heurté à une fin de non-recevoir de la part des autorités de l'État.

On ne peut qu'être choqué par les décisions prises depuis quelques années quant à l'avenir de notre patrimoine. Si la question de savoir comment assurer la pérennité de celui-ci mérite d'être posée, la réponse n'est sans doute pas dans le démantèlement des collections muséales nationales par une hémorragie durable, ou dans cette manière de « brader » le patrimoine monumental. Ce que des générations d'hommes ont mis comme énergie et comme foi dans la création d'institutions destinées à assurer une saine et fidèle transmission des biens patrimoniaux de la

République – les grands musées à partir de la Révolution, la Commission des monuments historiques – d'autres auront réussi, en quelques années à peine, à le défaire. Avec comme seul objectif, une conception à courte vue de la « rentabilisation » des biens patrimoniaux et muséaux considérés exclusivement sous l'angle de leur valeur d'échange.

Il semble en effet que les œuvres recueillies dans nos musées soient en train de changer de statut. Si l'entrée au musée signifie pour une œuvre la légitimation de son statut patrimonial, elle acquiert du même coup une fonction nouvelle et en perd une autre : sa valeur d'usage se trouve modifiée – l'objet ancien de culte, par exemple, devient, par son entrée au musée, d'abord une œuvre d'art – mais elle renonce en même temps à sa valeur d'échange. L'inaliénabilité des collections publiques met définitivement ces œuvres à l'abri de toute tentative de démantèlement qui serait le fruit des caprices ou des besoins financiers des tutelles. Les acquisitions successives, durant des générations de conservateurs, sont les témoins, en tant que tels, de l'histoire changeante du goût. En tant que telles, ces œuvres constituent des strates superposées qui forment un ensemble reflétant l'histoire singulière du musée qui les détient.

Et c'est ce caractère d'inaliénabilité qui fait la grande différence – et la grande

référence – élaborée par le système français de musées non privés, c'est-à-dire réellement indépendants, dont le principe repose sur une conception républicaine de la transmission du patrimoine. C'est ce modèle-là qui était exporté jusqu'à présent et qui constituait véritablement une référence absolue pour les pays qui souhaitent résister à la privatisation des collections d'art. La protection que l'État accordait jusqu'ici à ces collections garantissait aux progrès de la connaissance et à la mise en valeur du patrimoine muséal, des places éminentes dans le dispositif général. En réintroduisant la valeur d'échange, l'État commet une atteinte grave au statut des œuvres muséales. Le glissement d'une généralisation des prêts payants à une échelle que l'on n'avait encore jamais connue ni même oser imaginer, vers une abolition progressive du caractère inaliénable des collections, est à redouter. Tout doit être tenté, et tout peut être fait, pour revenir sur une si dangereuse dérive suivie d'effets bien plus dangereux encore. Que deviennent les belles ambitions de la loi sur les musées de 2002 pour des « acteurs au service du développement et de la démocratisation culturels » ? ■

# AGENDA

## MANIFESTATIONS

- Colloque de Neurosciences intégratives et computationnelles  
chaire de Physiologie de la perception et de l'action  
11 et 12 juin 2007
- Huitièmes journées de l'École doctorale de physiologie et physiopathologie  
chaire de Médecine expérimentale  
20 et 21 juin 2007

- Colloque international « Audition-Vision/Hearing and Seeing »  
chaire de Génétique et physiologie cellulaire  
2 et 3 juillet 2007
- Symposium des journées internationales d'endocrinologie  
Pr Philippe Chanson, Hôpital Bicêtre  
20 et 21 septembre 2007

## COLLOQUE DE RENTRÉE : DE L'AUTORITÉ

18 et 19 octobre 2007

### Programme provisoire :

J. Bouveresse, Collège de France, *titre à préciser*

P. Mazeaud, Académie des sciences morales et

politiques, *L'autorité de la Constitution*

P. Rosanvallon, Collège de France, *Les métamorphoses de la légitimité*

B. Saint-Sernin, Académie des sciences morales et politiques, *Autorité et décision*

M. Zink, Collège de France, *Auctor et auctoritas au Moyen Âge*

C. Severi, École des hautes études en sciences sociales, *Ce qui rend impératif les énoncés de la tradition : une analyse pragmatique*

X. Le Pichon, Collège de France, *L'adoption d'une théorie scientifique : la tectonique des plaques, l'effet de serre*

J. Bricmont, université catholique de Louvain, *Comment justifier l'autorité scientifique ?*

D. Jérôme, Académie des sciences, *L'autorité des grandes revues scientifiques*

J.-M. Durand, Collège de France, *Les limites de l'autorité royale en Mésopotamie : la coutume, les Anciens, les tabous, les demandes des dieux*

T. Römer, université de Lausanne, *L'origine du canon biblique et l'invention d'une autorité scripturaire*

H. Laurens, Collège de France, *L'autorité sans État : les Palestiniens depuis l'entre-deux-guerres*

É. Brézin, Académie des sciences, *Quelques lances contre le relativisme...*

G. Canivet, Conseil constitutionnel, *L'autorité du jugement*

L. Schweitzer, Haute autorité de lutte contre les discriminations et pour l'égalité, *Qu'est-ce qu'une haute autorité indépendante ?*

C. Audard, London School of Economics, *Comprendre l'autorité des normes morales*

R. Guesnerie, Collège de France, *La suprématie des actionnaires en question*

J. Ménard, université Paris V, *L'autorité médicale*

## CONFÉRENCES

- M. Jérémie SZEFTTEL

Problèmes mathématiques autour de la conjecture de courbure L2 pour les équations d'Einstein  
11, 14, 18 et 21 juin 2007, 14 heures

- Mme Suzanne NALBANTIAN

1. La mémoire autobiographique : de la littérature aux neurosciences

2. La neuroesthétique : théorie scientifique et pratique esthétique

6 et 13 juin 2007, 17 heures

- M. Michael FRIEDMAN

Carnap, Cassirer and Heidegger : the Davos Disputation and twentieth-century Philosophy

7, 13, 20 et 27 juin 2007 à 17 heures

- M. Fabrizio DORICCHI

Le cerveau « géomètre » : neuropsychologie, défaillances et paradoxes de la représentation cérébrale de l'espace

1. Anatomie de l'espace

2. Les distorsions de l'espace

3. Espace, regard et rêve

4. Attention, choix et espace

7, 14, 21 et 27 juin 2007, à 16 heures

- M. Peter STANG

1. Nanoscale molecular architecture : design and self-assembly of metallocyclic polygons and polyhedra via coordination

2. Chemical publishing of the 21st century : perspectives of a JACS editor

18 et 22 juin 2007, à 16 heures

## LEÇONS INAUGURALES

- Alain PROCHIA NTZ

titulaire de la chaire *Processus morphogénétiques*

4 octobre 2007, 18 heures

- Roger CHARTIER

titulaire de la chaire *Écrits et cultures dans l'Europe moderne*

11 octobre 2007, 18 heures

TOUTE L'ACTUALITÉ SUR [WWW.COLLEGE-DE-FRANCE.FR](http://WWW.COLLEGE-DE-FRANCE.FR)

### La Lettre du Collège de France

Directeurs de la publication : Pierre CORVOL, Administrateur du Collège de France et

Florence TERRASSE-RIOU, Directrice des Affaires culturelles et relations extérieures

Direction éditoriale : Marc KIRSCH - Patricia LLEGOU

Conception graphique : Patricia LLEGOU - Relecture : Céline VAUTRIN

Crédits photos : © Collège de France, PATRICK IMBERT - Reproduction autorisée avec mention d'origine.

ISSN 1628-2329 - Impression : CAPNORD&AUGUSTIN

11 place Marcellin-Berthelot - 75231 Paris cedex 05